

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Demi-vérités et mortelles erreurs  
 Les noms de lieux parlent  
 En quelques lignes...  
 « La Révolution est à droite »  
 « La maison Marbuzet »  
 Le prince Alexandre Wolkonsky  
 La voie de l'orthodoxie  
 Percheron et l'U. R. S. S.

Pierre RYCKMANS  
 A. MATIVA, S. J.  
 \* \* \*  
 Robert POULET  
 Jean-Jacques BROUSSON  
 Comte PEROVSKY  
 Prince Alexandre WOLKONSKY  
 André DEMAISON

Les idées et les faits : Chronique des idées : Simple rappel de principes, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Ce qui se passe en France, ce qui va s'y passer surtout, décidera du sort de l'Europe. Si la France réelle, écœurée de la pourriture d'une France légale couverte de boue et de sang, montre son vrai visage, si la Révolution nationale française se précipite et balaye enfin le honteux et criminel régime qui a fait tant de mal au plus beau pays du monde, une nouvelle guerre prussienne sera peut-être évitée et la Prusse tenue en respect.

Les forces sont déchaînées et vont s'affronter. M. Doumergue aura contribué au réveil de l'âme nationale française en faisant éclater au grand jour la nuisance de l'esprit de parti et l'impossibilité d'obtenir du régime qu'il se réforme lui-même. Il ne pouvait faire plus. Nous n'avons jamais cru que la démocratie politique, l'abject régime des partis, consentirait à faire harakiri.

Il est permis d'être optimiste. Stavisky et Hitler, l'un en dévoilant la corruption profonde qui gangrène la III<sup>e</sup> République, l'autre en précisant le menace d'une invasion nouvelle, auront bien mérité de la France. Grâce à eux la démocratie politique aura été « achevée » dans le pays où ses méfaits furent les plus grands. Heureusement, la réaction se précise quand il est temps encore. L'Allemagne réarme et à une allure folle. Si la France tardait à se ressaisir, si quelques mois s'écoulaient encore avant qu'elle ne fût redevenue unie à l'intérieur et décidée à tous les sacrifices pour être forte et en état de repousser une agression, le coup de surprise que l'on prépare à Berlin deviendrait bien tentant... D'autant plus que les difficultés économiques d'une part — la misère est mauvaise conseillère... — et l'accumulation d'un potentiel psychologie hautement explosif d'autre part, ne tendraient que trop à forcer la main à l'état-major prussien.

Espérons! Il nous paraît que la France, en pleine révolution depuis le 6 février — pour fixer une date — est à la veille d'un sursaut libérateur. La colère devant tant de crimes restés impunis, la honte devant une incurie dont l'assassinat de Marseille aura marqué le sommet, le dégoût devant les profiteurs d'un régime qui met la France en coupe réglée, la peur du Prussien, un Prussien armé jusqu'aux dents et décidé à jouer son va-tout par tous les moyens, tout cela pourrait bien précipiter cette révolution de droite qu'espèrent et qu'attendent, non seulement tous les patriotes français, mais tous les amis de la France, tous ceux qui pensent que, sans une France forte, la barbarie prussienne couvrira l'Europe de ruines et de sang.

Depuis des mois, à Paris, les gens informés et clairvoyants s'attendent à ce qui arrive. Tout est désormais possible, vous disent-ils. Le régime est fini. Par quoi le remplacera-t-on? A quel prix, hélas?... Cela, c'est le secret de demain, d'un demain angoissant, mais plein d'espérance. Puisse la nouvelle Révolution française ne pas exiger trop de sacrifices!...

\* \* \*

Dans cette révolution française, le catholicisme n'intervient pas directement et formellement comme tel. Il intervient indirectement parce qu'ayant pétri l'âme française par une action séculaire, la réaction de cette âme sous les excès d'un régime monstrueux et essentiellement déchristianisateur plonge ses racines dans le glorieux passé chrétien de la Fille aînée de l'Eglise. La France nouvelle, antidémocratique comme l'a toujours été l'Angleterre et comme le sont devenus presque tous les pays d'Europe, ne sera plus déchristianisatrice par ses institutions mêmes. Elle sera au contraire en état de réceptivité pour une évangélisation nou-

velle. Certes celle-ci ne sera pas facile et l'on perçoit clairement la difficulté principale, celle d'empêcher la religion du Christ de paraître liée à un régime, à une classe, à la richesse surtout... A l'Eglise de France d'apporter à cette France nouvelle un évangile pur de toute compromission.

Aucun pays n'est plus intéressé aux événements dont nous venons de parler que le nôtre. Ils dominent notre politique intérieure comme notre politique extérieure. Notre vie nationale, notre existence de nation libre et indépendante dépendent d'eux. Heureusement, les raisons d'espoir l'emportent sur les motifs de crainte...

Un malaise pèse sur notre vie politique. Il faut bien avouer que, quel que soit le bon travail effectué par le gouvernement des pouvoirs spéciaux, ce gouvernement n'a pas su parler au pays. Il n'a réussi ni à conquérir le prestige qui eût permis bien des choses, ni même à asseoir une autorité bienfaisante. Le Belge n'a pas l'impression d'être gouverné d'une main ferme. La confiance est loin, très loin d'être générale. Et c'est bien dommage! On sent que l'équipe gouvernementale n'est pas unie. On a l'impression que des forces occultes sont à l'œuvre qui rongent, corrodent, dissolvent... Tout le monde se rend compte que la question du franc domine et que la bataille qui se livre autour de lui n'est pas celle qu'éclairent les feux de la rampe. L'essentiel se passe dans les coulisses... On en est certain, sans d'ailleurs savoir ce qui s'y passe. Et on est inquiet, on hésite devant une situation que l'on sent équivoque et trouble. Les discours de Binche n'ont pas dissipé tout cela. On se demande s'il est encore possible à ce gouvernement d'être ferme. On se demande même s'il sait clairement ce qu'il veut...

Tout cela serait injustifié qu'il reste que le gouvernement n'a pas réussi à empêcher tout cela d'être cru par l'immense majorité des Belges. Il n'a pas su créer autour de lui l'atmosphère de confiance et « d'allant » nécessaire pour travailler au redressement du pays. Quel dommage!...

Le Congrès eucharistique de Buenos-Ayres fut une apothéose. Il restera comme une des grandes dates de nos temps troublés. Il verse dans le cœur de tous les catholiques du monde un baume bien doux et bien consolant. Quel triomphe magnifique! Dans l'affreux désarroi actuel, cet immense cri de foi est créateur de lumière et d'espoir. Au fond de leurs angoisses, les peuples pétris par l'Evangile retrouvent, avec le sens de leur destinée, le Visage et le Nom de leur seul Sauveur. Si, contrairement à tant de jeunes qui se paient de mots, nous ne croyons pas à une « révolution chrétienne » — entendant par là, avec Littré, un « changement brusque et violent dans la politique et le gouvernement d'un Etat » — parce qu'une rechristianisation, c'est-à-dire la formation de chrétiens, sera toujours lente et laborieuse, nous pensons qu'il y a des conditions plus ou moins favorables à pareille rechristianisation. La réaction antidémocratique qui s'achève en Europe (« La démocratie est morte », vient de dire M. Pierre Dominique, homme de gauche!) favorisera la rechristianisation de notre vieux monde, à condition, évidemment, que les catholiques sachent profiter de l'occasion offerte... Le Congrès de Buenos-Ayres montre que tout un Continent sentant, confusément sans doute, le vertige du gouffre creusé en Europe — Mère des Amériques — par deux siècles



de folies antichrétiennes, se détourne pour éviter la catastrophe, clame sa soif du surnaturel, et retrouve les certitudes qui, seules, sont capables d'élever l'homme au-dessus de la matière, au-dessus du mal, au-dessus de la mort...

Où, il semble bien qu'une heure décisive se prépare pour l'Épouse du Christ. A tous les fidèles de prier ardemment pour que Notre-Seigneur daigne susciter dans son Église les génies apostoliques qui rendront au monde l'âme qu'il a perdu...

Quelques brefs commentaires encore, la place nous étant mesurée.

Raymond Poincaré, auquel le régime n'a pas permis de donner sa mesure, s'est donc converti dans les derniers temps de sa vie. *Deo Gratias!* Certains côtés de son caractère, et en particulier son beau désintéressement, d'autant plus méritoire qu'il tranche plus violemment sur un milieu où l'or règne en maître, son ardent patriotisme, son souci du bien commun, bref, de belles vertus naturelles, auront contribué à lui faire retrouver le sens véritable de toute vie humaine et à lui mériter la grâce de la conversion à Dieu et à son Christ. Mais s'il faut se réjouir grandement de ce retour, s'il faut en remercier le Dieu de toute miséricorde, point n'est besoin d'exagérations pieuses aussi maladroitement malfaisantes. Une fois de plus la parabole de la onzième heure s'est vérifiée : tant mieux ! Mais pas d'apologétique puérile, s. v. pl. ! Pas de conclusion dans le genre de celle-ci : tous les grands esprits reviennent au Christ ! Et l'on sait comme gré à Poincaré d'appuyer la démonstration. Hélas ! l'œuvre déchristianisatrice d'un Poincaré reste. Et s'il est heureux qu'il soit mort en paix *in Christo*, quel dommage qu'il n'ait eu ni la force, ni le courage de reconnaître solennellement ses erreurs et de conjurer ses compatriotes de travailler à les réparer...

Le mot le plus juste que nous ayons lu sur Poincaré, à l'occasion de sa mort, est de Pierre Gaxotte : « Un Colbert à qui Louis XIV aurait manqué »...

Et un des réquisitoires les plus terribles contre la démocratie politique, contre le stupide XIX<sup>e</sup> siècle, contre la République, n'est-ce pas, dans la bouche d'un Poincaré qui a joué le rôle que l'on sait et dont la vie s'est dépensée à « réaliser » une France républicaine, cet aveu tardif et désabusé qui en dit long : Tous nos malheurs datent du jour où nous avons coupé la tête à Louis XVI...

L'échec de l'insurrection espagnole est un coup dur pour ce qui reste du socialisme européen. Et les excès des révolutionnaires auront été une utile leçon de choses... Par contre, les succès électoraux des travaillistes en Angleterre n'ont aucune portée socialiste, mais là, aucune... L'Angleterre n'est pas une démocratie, mais une aristocratie. Le *Labour-party* n'est pas socialiste pour deux sous. Que l'on veuille bien se rappeler que, lors des désastres électoraux du travaillisme, nous avons dit la même chose : qu'ils n'avaient aucune portée socialiste. Libre après cela à nos socialistes d'illuminer. Ils y seront pour leurs frais de gaz et d'électricité.

Le *Temps* rappelle chaque jour l'une ou l'autre information extraite du *Temps* d'il y a un demi-siècle.

Découpons :

*Lu dans le Temps du mardi 14 octobre 1884 :*

*Un millier de Belges résidant à Paris se sont réunis hier, à la salle Rivoli, pour y discuter un projet de statuts d'une Ligue républicaine belge. Le projet a été adopté et un appel aux républicains de Belgique a été voté à l'unanimité.*

Jugez du chemin parcouru ! La Dynastie belge a rallié tous les Belges, même nos socialistes. S'il n'y a plus de républicains chez nous, l'idéal républicain du chef élu est bien malade partout ailleurs. Qui donc, il y a cinquante ans, eût osé prévoir que le Progrès, l'Évolution, la Démocratie, essuieraient d'aussi cruels démentis et que la marche de l'Histoire allait se poursuivre en tournant le dos à ce que l'on croyait alors être l'Idéal de l'Humanité future ? !

Le fait est trop rare pour n'être pas épinglé. Un jeune écrivain français, M. P. Bessand-Massenet, dans un article remarquable sur *Le Français-moyen, mon frère*, témoigne d'une compréhension de l'Angleterre, bien rare de ce côté-ci de la Manche.

Citons :

*Il n'y a pas de pays plus libre que l'Angleterre, pas de pays où les loisirs de l'homme soient mieux compris, plus garantis ; mais ce n'est pas une démocratie. Je veux dire que l'on n'y a pas la fibre démocratique, égalitaire, que personne ne souffre d'une certaine disposition hiérarchique de la Société, que personne ne s'en trouve déshonoré, diminué, au contraire, et que la plupart des Anglais professent sur ce point les sentiments d'Aldous Huxley, lequel dit proprement : « Si vous voulez accomplir quoi que ce soit en ce monde, il vous faut une classe de gens qui vivent en sécurité, à l'abri de l'opinion publique, à l'abri de la pauvreté, possédant des loisirs, et n'étant pas obligés de gâcher leur temps dans les routines idiotes qui portent le nom d'honnête labeur. Il vous faut une classe dont les membres puissent penser et, dans les limites du possible, faire ce qui leur plaît »... Aussi bien l'Angleterre est-elle le seul pays à posséder encore une véritable élite naturelle, fondée, non pas sur un degré d'instruction ou de capacité technique, sur le prestige du diplôme ou du brevet, mais sur une certaine forme d'éducation, sur une certaine conception sportive de la vie, qui est inculquée dans ces bastions, ces séminaires de l'Empire britannique que sont les « public schools ».*

Voilà des années que notre ami Hilaire Belloc répète que l'Angleterre est une aristocratie, une nation qui désire être gouvernée par une petite élite. N'empêche que ces temps-ci, les grands quotidiens de Paris invoquaient chaque jour, à propos de la Réforme de l'État prônée par M. Doumergue, l'exemple de l'Angleterre, la mère de tous les parlements ! !

Et voici pour les pacifistes et internationalistes. Le général Baratier vient d'écrire dans le *Temps* :

*La nouvelle doctrine de guerre allemande peut se résumer ainsi : plus encore qu'autrefois, il est nécessaire, aujourd'hui, de rechercher la guerre courte, sinon vainqueurs et vaincus, totalement ruinés, sombreront dans le chaos bolcheviste. Mais, pour obtenir, sans délais, une victoire foudroyante, il ne convient plus, comme en 1870 et en 1914, de compter uniquement sur une manœuvre stratégique des ailes, visant les communications profondes de l'ennemi. C'est à la méthode von Seeckt perfectionnée qu'il faut recourir, en procédant, non seulement sur terre mais aussi dans les airs, à l'agression brutale et inopinée. Brusquement assailli sur ses frontières par les armées de terre et dans toute la profondeur de son territoire par les forces aériennes, l'adversaire surpris, sentant toute mobilisation impossible, implorera la paix et souscrira à toutes les conditions imposées.*

*Telle est, suivant une citation allemande, « la formule actuelle de la guerre courte et sans douleur », dont von Seeckt et ses successeurs ont patiemment forgé l'instrument de réalisation.*

*Car, maintenant, tout est prêt ou sur le point de l'être.*

*L'armée de choc, en ne comptant dans ses rangs que les troupes de haute qualité : Reichswehr et sa réserve, police militarisée, forme une masse d'au moins trente divisions d'infanterie. L'armée de position, troupes nazis et service du travail, organisée en régiments, brigades, divisions, représente, d'après les estimations les plus prudentes, une force de cinquante divisions, dotées de tous leurs services accessoires. Au total, environ quatre-vingts divisions, chiffre numériquement égal à celui de 1914, et depuis plus d'une année les industries de guerre, travaillent jour et nuit, à les doter du matériel approprié au rôle qui leur est dévolu.*

*Quant à l'aviation, nous ne pouvons ignorer, après les discours prononcés au Parlement britannique et les révélations de la commission d'enquête du Sénat américain sur le trafic des armes, qu'elle compte, dès à présent, des centaines d'appareils de bombardement et de chasse.*

*Les forces allemandes, et c'est là le point capital, sont entraînées et mobilisées en permanence. Exercées aux transports massifs, qui depuis quelques mois se multiplient sous les prétextes les plus divers, elles peuvent, avec une vitesse inconnue jusqu'à présent, se trouver rassemblées le long de notre frontière, pour entamer, à l'improviste, cette guerre brusquée que la lente machinerie de notre mobilisation est de nature à favoriser.*

Il n'y a plus, en ce moment, qu'un seul moyen d'éviter la guerre, UN SEUL : être plus forts qu'eux ! !



# Demi-vérités et mortelles erreurs<sup>(1)</sup>

Si j'ai accepté l'aimable invitation du Jeune Barreau, c'est sans doute tout d'abord pour témoigner ma gratitude à l'Ordre dont m'éloignent de nouveaux devoirs. Mais c'est aussi pour servir la Colonie. Je la servirais mal en vous développant, à la veille de mon départ, des programmes théoriques.

Que vous dire alors, qui ne soit pas inutile?

Devant cet auditoire où l'élite du monde colonial coudoie l'élite de l'intelligence métropolitaine, l'occasion est vraiment trop belle de faire quelques mises au point pour que je néglige d'en tirer parti. Le Congo n'est pas la chasse réservée des seuls coloniaux, de ceux qui s'y sont établis ou y ont placé leurs capitaux. Le Congo est la chose de tous les Belges, et tous les Belges en sont responsables. Les guides de l'opinion doivent avoir sur les problèmes congolais des notions saines et claires pour pouvoir juger une politique coloniale.

La crise, aujourd'hui, bouscule violemment les vieilles théories, impose la révision de maintes idées depuis toujours reçues. Improvisations plus ou moins efficaces, remèdes empiriques qui ne faisaient pas grand mal tant que le malade n'était pas en danger, gaspillages qui au temps des vaches grasses pouvaient se pardonner comme simples peccadilles — tout est remis en question, tout passe au crible; et c'est normal.

Pourtant, sur les lieux du naufrage on croit voir flotter des bouées. Dans le désarroi universel, on se raccroche à quelques vérités premières, à quelques idées maîtresses : conclusions si souvent répétées qu'on ne songe même plus à en vérifier les prémisses; axiomes qui sonnent comme d'essentiels mots d'ordre.

Eh bien, parmi ces vérités il en est qui ne sont que des demi-vérités. Parmi ces idées fondamentales certaines sont de fausses idées claires. Et dans les rangs des axiomes se sont glissés quelques postulats...

En voulez-vous des exemples, mille fois entendus? Les noirs paresseux. Les noirs grands enfants. Le communisme bantou. Il faut produire : c'est un crime de laisser gaspiller les richesses naturelles. Transporter, c'est coloniser...

Tout cela paraît évident. Tout cela est à peu près vrai. Mais une demi-vérité peut devenir, si on la comprend mal, une mortelle erreur.

Que les noirs soient paresseux, personne n'en doute. Moi non plus. Nous sommes d'accord : les noirs *sont* paresseux. Je croirais même qu'ils sont plus paresseux que les blancs, ce qui n'est pas peu dire. Encore faut-il s'entendre.

Tous les coloniaux savent que les indigènes sont des flemmards sans pareils, d'imbattables tire-au-flanc. Verrait-on jamais, en Europe, des villages où les hommes passent leur journée étendus sur des nattes, à ne rien faire, à laisser couler le temps? Des équipes de terrassiers accroupis devant une petite corbeille, qui la rem-

plissent de sable avec leur mains et puis se font assister d'un camarade pour charger sur leur tête ce dérisoire fardeau? Des casseurs de pierres qui travaillent en chantant une chanson tous ensemble et attendent le refrain pour laisser tomber la masse? Des balayeurs de rues qui balaient assis?

— Vous riez?... Quels paresseux que ces noirs! — Mais verrait-on jamais en Europe un portefaix bruxellois prendre une lourde malle sur le dos, s'en aller à pied la porter à Paris, revenir au bout d'un mois — toujours à pied, pour un salaire qui lui permettra tout juste de s'acheter une chemise? Non, n'est-ce pas? il aimerait mieux se passer de chemise... Eh bien, ce sont là des choses qui se voient tous les jours en Afrique. Pourtant les noirs ne disent pas : « Quels paresseux que ces blancs!... »

Je me souviens d'un soir, sur le lac Kisale. Nous étions bloqués dans les papyrus flottants. Du haut de la dunette du steamer on voyait, très loin, par-dessus le moutonnement de la plaine verte, la double fumée d'un remorqueur qui essayait de se frayer un passage pour nous porter secours. Il était peut-être à cinq kilomètres de nous. Le capitaine appela un de ses hommes d'équipage, lui remit un billet. « Tu vois le *Louis Cousin* là bas? lui dit-il. Va porter cette lettre au capitaine. » Très simplement, le noir prit le papier, le fixa sur sa toison crépue par une ficelle passée sous le menton et se laissa couler à l'eau. Il allait lentement, s'enfonçant tantôt jusqu'à la ceinture, tantôt jusqu'aux aisselles, tantôt jusqu'au cou, se faufilant entre les tiges lisses, cherchant de son pied nu les souches mouvantes... Tous les passagers, accoudés au bastingage, le suivaient d'un regard angoissé : cet homme perdu dans la haute végétation, sans repère pour se diriger, seul — et le lac infesté de crocodiles et la nuit qui venait. Pendant quelques minutes, nous suivîmes sa trace au balancement des panaches remués; puis plus rien, la solitude l'avait englouti. A minuit, il rapportait la réponse. Le capitaine lui donna cinquante centimes; et le noir dit merci. Ce sont des choses qu'on ne voit pas souvent en Europe.

J'ai assisté dans la forêt du Sankuru au retour des hommes d'un village Bankutshu, un jour de chasse au filet. (Il n'y a pas plus paresseux que ces Bankutshu. Demandez aux rares entreprises européennes de la région : pas un ne s'engage comme travailleur.) Ils étaient partis avant l'aube, tous, sauf les très vieux. Ils rentrèrent à la nuit close, ployant sous la charge des lourds filets et des bêtes capturées; mais ils étaient joyeux malgré leur fatigue et ils chantaient, parce qu'il y aurait de la viande dans les huttes.

Tout le monde connaît aux Stanley-Falls les pêcheries des Wagenya, l'immense barrage de troncs entrelacés où ils fixent leurs nasses. Les ingénieurs vont le regarder de près et s'émerveillent devant le prodigieux travail...

Dans l'Urundi, il y a des gens qui vivent à deux cents mètres au-dessus du niveau de la source et qui chaque jour, matin et soir, descendent jusqu'au fond du ravin pour puiser l'eau, remontent chargés d'une lourde cruche; qui trouvent tout naturel de faire

(1) Conférence faite le mardi 30 octobre à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles.



douze heures de marche pour rapporter de la forêt un fagot de bois de soixante kilos. S'ils ne plantent pas d'arbres, êtes-vous bien sûr que ce soit par paresse? Quand les pois se vendaient bien, il y a quelques années, on en achetait à Usumbura jusqu'à deux mille charges par jour. A cinquante kilomètres de là, au camp des Pois, par les nuits de lune, l'incessant défilé des caravanes empêchait de dormir. Les hommes marchaient très vite, de leur pas glissant, avec trente kilos sur la tête, et ils chantaient. Mais parfois, quand le factorien n'acceptait pas leur tarif, ils refaisaient cinquante kilomètres pour ramener leur charge à la maison... Ah! oui, vraiment, quels paresseux que ces noirs!...

L'administrateur de Nyanza, sur le Tanganika, me montra il y a quelques années sa collection de fausse monnaie. Elle aurait fait le clou d'un musée de police. Il y avait — chose banale — des pièces de cinq centimes où l'on avait coulé du fer pour boucher le trou et en faire une pièce de dix sous. Il y avait des pièces d'un franc à l'effigie de Léopold II dont on avait très habilement limé la barbe pour les faire ressembler à des francs du roi Albert, parce qu'entre indigènes deux francs « imberbes », les *franka na Madame*, comme on les appelait, s'échangeaient contre trois francs « barbus ». Il y avait enfin d'anciennes pièces belges de deux centimes dont on avait patiemment usé la tranche sur une pierre pour réduire leur diamètre à celui plus petit d'un heller allemand. Le heller valait au cours du change deux centimes et trois dixièmes... Eh bien, l'homme qui sait se donner tant de mal pour un si maigre quoique si criminel profit, vous pouvez dire peut-être que c'est un dangereux faussaire; vous pouvez croire sans doute que c'est un rude imbécile — mais vous n'avez pas le droit de le traiter de paresseux!

Nous pourrions multiplier les exemples. Avez-vous jamais songé au travail formidable que représente pour les indigènes la construction d'une grande pirogue? C'est à des kilomètres de la rive, parfois, au cœur de l'impénétrable forêt, que l'on va choisir le tronc d'arbre idoine. On installe sur place un campement précaire. Abattre le colosse, l'écorcer, l'ébrancher à la machette, le creuser, copeau par copeau, avec des herminettes de fer doux, cela dure des mois. Et puis, si tout s'est bien passé, si le tronc n'était pas vermoulu, si aucun faux coup n'a fait échouer l'opération — il faudra qu'on se mette deux cents pour traîner l'embarcation jusqu'au fleuve, sans charroi, sans bêtes de trait, à travers la jungle sans routes...

\* \* \*

Je vous ai parlé jusqu'ici d'efforts à but utilitaire; mais il en est de désintéressés. Allez admirer, au Musée de Tervueren, les grandes pagaies finement sculptées: simples outils de travail dont on se sert tous les jours et qu'on a laborieusement ornés par seul souci de beauté. Voyez les appuie-tête, les armes, les statuette, les poteries si fragiles, les innombrables parures. Considérez, même, les heures passées à la toilette: une coiffure de femme noire représente plus de travail qu'une permanente — et la coiffeuse opère pour rien, à charge de revanche.

On savait le noir peu ménager de son temps. A le regarder vivre de très près, reconnaissons qu'il n'est pas avare de sa peine non plus. Mais seulement lorsque, *dans son jugement*, le résultat « vaut » la peine. Est-il en cela si différent de nous? Travaillons-nous si volontiers pour rien? Nous cherchons à équilibrer sagement notre désir et notre effort. Lui aussi; mais nos désirs ne sont pas les siens et il mesure sa peine autrement que nous. Tel travail le rebute, qui nous est familier; tel objet nous attire, qui lui paraît vain. Soyons justes. Ce que nous avons à vaincre pour amener le noir au travail, ce n'est pas tant sa paresse. C'est son dégoût pour *notre* travail, c'est son indifférence pour *notre* salaire.

La « généreuse nature tropicale » n'est pas si maternelle qu'on

le dit. Au Congo comme ailleurs, l'homme ne mange qu'à la sueur de son front — ou du front de sa femme. Et croyez-moi, il en coûte plus de sueur pour défricher à la houe un coin de forêt vierge avant d'y planter son maïs que pour labourer un champ à la charrue et y répandre quelques tonnes d'engrais. Mais si le noir, pas plus que nous, ne peut vivre sans travailler, il peut fort bien vivre à *sa manière* sans travailler *pour le blanc*. Dans ce sens, il est vrai de dire qu'en présence de nos demandes de main d'œuvre il échappe à la loi d'airain. Il est un homme libre sur le marché du travail. Il peut se passer de notre salaire sans être condamné à mourir de faim. Mais n'oublions pas que chez nous aussi un mineur sans travail refusera de s'engager comme valet de ferme tant qu'il touche l'allocation de chômage.

En m'efforçant de démêler le vrai du faux dans cet aphorisme classique du « noir paresseux », je ne me livre pas à un simple jeu de l'esprit. La mise au point est d'une immense portée pratique. Elle éclaire tout le problème de la main-d'œuvre indigène...

Car s'il s'agit en fin de compte, comme certains le pensent, d'obliger au travail des gens qui n'en veulent pas, on ne voit pour y parvenir d'autre moyen que la contrainte pure et simple. S'il s'agit au contraire — et je crois vous avoir montré que telle est bien la vraie position du problème, — de résoudre l'antinomie entre travail impopulaire et salaire peu tentant, on aura recours à d'autres méthodes. On agira, suivant les circonstances, tantôt sur le travail tantôt sur le salaire; sur le travail, en remplaçant par exemple le salariat agricole par la production autonome; sur le salaire, en augmentant quand c'est possible une rémunération jugée insuffisante, ou en accroissant son attrait par une étude — si souvent négligée — des goûts de la clientèle indigène. Que ces moyens soient efficaces, l'expérience le prouve. Au temps du boom du copal, il a fallu interdire la récolte par décret, sous peine de prison et d'amende, aux femmes et aux enfants en tous temps, aux hommes pendant quatre mois de l'année. Attirée par les hauts prix du copal, la population sacrifiait à cette malsaine récolte sa santé et jusqu'à ses cultures vivrières. Et tel planteur, qui ne paie pas mieux que ses voisins, trouve toute la main-d'œuvre qu'il veut simplement parce que sa cantine est plus intelligemment achalandée.

Quelquefois cependant il ne suffira pas d'agir sur le travail et sur le salaire, il faudra bien agir sur le travailleur. En pleine brousse, chez des sauvages obstinément ancrés dans leurs coutumes, les offres d'emploi du blanc ne rencontrent que le vide. Une mine qui demande des bras, c'est comme un prédicateur devant des musulmans fanatiques ou comme un bonze bouddhiste qui attendrait les bons chrétiens à la sortie de la grand'messe pour les inviter à reconnaître leur erreur. Si vous me permettiez d'illustrer la situation dans le style des caricatures américaines, je la décrirais comme ceci. A droite, un village de paillettes, avec des indigènes tout nus. A gauche, en contre-bas, une boutique avec à l'étalage des cotonnades bariolées. Entre les deux, un mur très haut sur lequel on lit: Méfiance. Et un siphon qui va du village à la boutique en passant par-dessus le mur. Légende: « Comment amorcer le siphon? »

Je vous le dis franchement: je suis prêt à adopter la pression administrative pour faire sauter la consigne de boycottage systématique, pour établir le contact, pour « amorcer le siphon ». Et je le ferai d'une conscience tranquille. Mais pour amorcer un siphon, non pour faire fonctionner une pompe; pour rendre possible le jeu des lois économiques, non pour le contrarier. A l'employeur de faire en sorte qu'une fois amorcé le siphon débite.

Il y a loin de cette solution nuancée, assignant à l'Etat un rôle d'initiation discrète, à la solution simpliste du recours à la force comme moteur permanent de la machine économique! Pourtant c'est la solution simpliste que vous entendez proposer chaque jour



quand on vous dit avec un haussement d'épaules : « Que voulez-vous? Comment fait-on aller à l'école un enfant paresseux? Et les noirs sont de grands enfants! »

\* \* \*

Les noirs « grands enfants »! Il me vient un scrupule. Car je devais vous parler de demi-vérités...

Quand je faisais mes premières armes au service territorial, dans l'Urundi, j'ai pris des leçons chez une femme remarquable. Nous avons conquis ce pays sur les Allemands et nous en savions bien peu de chose. Les archives avaient été emportées, dispersées, on ne devait en retrouver des bribes que plus tard. Nous tâtonnions dans un dédale d'intrigues.

Ndirikomutima, grand'mère du petit roi de l'Urundi, venait me voir souvent, toujours avec le même cérémonial. On la portait accroupie sur une litière de vannerie. Un vieux parapluie verdâtre et distendu la protégeait des regards indiscrets; devant le parapluie, les indigènes détournaient la tête avec un respect craintif. Les porteurs se détachaient de la foule, pénétraient dans la cour du fortin, glissaient le brancard jusque dans mon bureau. La suite se retirait, fermait la porte et montait la garde devant. Alors seulement la reine-mère découvrait son visage. De la main gauche elle soulevait pour me la tendre sa fine main droite aux poignets chargés de lourds anneaux et la palabre commençait.

Ndirikomutima avait un visage ridé de vieille Indienne : profil aquilin, grande bouche aux lèvres minces obstinément serrées. Son regard voilé ne voulait rien dire; elle parlait d'une voix lente et lasse.

Je sentais confusément que cette vieille femme énergique était l'âme de la résistance passive opposée de toutes parts à nos efforts. Mes plaintes étaient toujours les mêmes : chefs qui ne répondaient pas à mes convocations, porteurs en fuite, marchés délaissés, caravanes en souffrance... Ndirikomutima répondait en me demandant justice. On méconnaissait son autorité. Elle n'avait plus rien à dire dans le pays maintenant que les assassins de son fils pouvaient la narguer impunément.

Le roi Mutaga était mort quelques mois avant la conquête. Malarien, disaient les Allemands; — envoûté, prétendaient les indigènes. Les envoûteurs, c'était la famille des Abavubikiro; et pendant les dernières semaines de l'occupation allemande une quarantaine de ses membres avaient été massacrés; leurs terres et leurs vaches confisquées au profit de la famille régnante. Quelques-uns avaient pu s'échapper, et reparaissaient maintenant, l'ordre revenu, pour demander justice eux aussi...

Ndirikomutima ignorait tout. Elle ne vivait que pour sa douleur. Autrefois, oui, elle aurait pu me donner satisfaction. Des vivres, des porteurs, tous les chefs à mes pieds sur un signe d'elle!... Mais dans ce temps-là on n'aurait pas vu circuler librement dans le pays les assassins d'un roi!... Aujourd'hui, son pouvoir bafoué, elle était impuissante... Elle venait mettre sous ma protection l'enfant de son fils, le petit roi menacé à son tour, victime demain, comme son père, de la haine tenace des Abavubikiro...

J'écoutais sans rien dire. Je me demandais que penser d'une autre version, reconstituée bribe à bribe, sur la mort du dernier souverain. Une affreuse histoire d'amour incestueux et de sang fraternel... J'avais recueilli des bruits étranges; j'avais feint d'en savoir un peu plus long; j'avais inventé des détails pour les faire démentir : et voici ce que je finis par apprendre.

Informé par son tailleur, un certain Nsebero, le roi aurait surpris son frère avec sa femme préférée. Il se jeta sur le coupable; mais celui-ci eut le temps de se mettre en garde et avant d'être abattu porta au roi un grand coup de lance au bas-centre. Le roi refusa de se laisser soigner et mourut quelques jours après. La femme fut

exécutée et le témoin, l'unique témoin, scella de sa vie ses promesses de silence...

Mais alors, cette malaria, qu'au dire des missionnaires les médecins allemands avaient reconnu dans le sang du roi? L'infirmier envoyé pour la prise de sang n'avait pas, me dit-on, soulevé la couverture... Stoïque et méprisant, le roi tendit son doigt à la piqûre inutile, cachant sa douleur et l'affreuse plaie par où s'écoulait sa vie. Mais il avait fallu brûler dans la hutte sombre des bâtonnets de bois odorant pour rendre la supercherie possible... De la malaria, on en trouve dans le sang de n'importe qui...

Rien ne me garantissait l'authenticité de cette histoire, que personne d'ailleurs n'eût osé me raconter en entier. Il fallait bien pourtant finir par l'éprouver. Et un jour que la pauvre mère revenait à la charge, je lui dis : « Oui. Tu as raison. Il faut que justice soit faite. Les meurtriers du roi seront pendus. » Et j'ajoutai à voix très basse, d'un air pensif, comme me parlant à moi-même : « Je les pendrai à la même potence que les assassins de Nsebero. »

Je dis cela très simplement, sans le moindre accent de triomphe, sans la moindre ironie. Elle n'accusa pas le coup. Pas un muscle de son visage ne tressaillit; je ne surpris même pas une flamme de haine dans son regard. Elle omit seulement de me demander qui était ce Nsebero dont elle devait ignorer la mort... Plus jamais, entre nous, il ne fut question de venger le roi. Dès le lendemain, les porteurs commençaient d'affluer, mes magasins se remplissaient de vivres...

Depuis, quand j'entends répéter que les noirs sont de grands enfants, je me souviens de Ndirikomutima, et je souris. Je souris tout en battant ma coulpe : car je l'ai dit comme les autres, parfois, pour dire quelque chose, pour souligner un trait plus ou moins enfantin de psychologie noire, par paresse de préciser ma pensée. Je souris — et je tremble — en songeant aux effroyables méprises que doit commettre un brave garçon d'administrateur nouveau venu qui prendrait au sérieux le conseil de traiter les noirs comme des potaches, qui s'en irait, muni d'un pareil viatique, se mesurer avec une assemblée de notables ou avec un vieux féticheur. Sans doute y a-t-il des erreurs plus grossières. Vous entendrez parfois — rarement — un incorrigible déclarer, en hochant la tête devant quelque nègrerie : « Ces noirs, ce sont qu'à même des macaques! » Erreur plus grossière, mais à tout prendre moins dangereuse. Car l'équation : noir égale macaque est si manifestement absurde qu'elle ne peut tromper personne; tandis que l'équation : noir égale grand enfant vous a un air si objectif, si raisonnable, qu'on s'en inspire pour formuler des règles d'action.

Le noir n'est pas un grand enfant. Dans sa psychologie se retrouvent quelques traits qu'elle partage avec la mentalité de l'enfance : inconstance, gaieté facile, soumission résignée aux influences du milieu. Mais qu'il est vieux par ailleurs, irrémédiablement vieux! Quelle sagesse désabusée dans ses dictons et dans ses fables! Quelle astuce dans ses manœuvres! Et surtout — j'en atteste quiconque a pratiqué les indigènes de près — est-il rien de moins enfantin que le traditionalisme obstiné des noirs, leur attachement irréductible au passé, à la norme, aux vieilles routines; que leur méfiance de tout ce qui est neuf, que leur indifférence à toute curiosité scientifique?

Au total, s'il me fallait choisir une formule simple, négligeant les nuances, une de ces formules qui sans être rigoureusement exacte, sans permettre de pousser à la dixième décimale, suffise pour les calculs de tous les jours; s'il me fallait résumer à l'usage des débutants mon expérience déjà vieille en une recette empirique sommaire, je leur donnerais ce conseil peut-être inattendu, peut-être hardi mais dont ils pourront s'inspirer sans se préparer des regrets : « Essayez donc de les traiter comme des hommes! »

\* \* \*



C'était pourtant si commode de les traiter comme de grands enfants! Cela vous donnait, à toutes les réactions du blanc mis en présence des noirs, un caractère assez sympathique de paternité! Corrections paternelles et paternelle contrainte... J'admets la contrainte, je vous l'ai dit, pour initier les indigènes à des activités nouvelles dont ils refusent de faire l'essai. Mais je ne puis l'admettre comme un moyen permanent de leur imposer ce que d'aucuns appellent, pour les besoins de la cause, la « sainte loi du travail », du travail qui ennoblit les hommes.

Le travail ennoblit. C'est vrai — mais pas toujours. Ce qui ennoblit, c'est l'effort productif et prévoyant, l'effort un peu plus grand que les besoins immédiats, l'effort qui par le labeur d'aujourd'hui achète pour l'humanité les loisirs de plus heureux lendemains. Mais le travail stérile, le travail sans espoir et sans issue est un travail sans noblesse. La galère abêtit. D'ailleurs, ne nous payons pas de mots. Parlons franc. Si nous avons ouvert des mines en Afrique, si nous y avons semé des plantations, si nos entreprises demandent des bras et notre commerce des produits, ce n'est pour ennoblir le noir, c'est pour enrichir le blanc. Dessein parfaitement légitime, si légitime qu'il n'a pas besoin de se masquer d'hypocrisie. Je me méfie du colporteur qui veut me vendre sa pacotille à perte, simplement par altruisme, pour me rendre service : je suis sûr d'avance d'être volé.

Mais n'oublions jamais que le travail n'est pas un but en soi. Il n'a de sens et de noblesse que s'il améliore la condition du travailleur. Et c'est pourquoi je voudrais remplacer la consigne traditionnelle de « faire produire » par le mot d'ordre de « faire consommer ». — « C'est la même chose », me direz-vous? « Le noir ne pourra consommer que dans la mesure où il produit. » — Sans doute. Mais pour exalter le courage des combattants, on ne leur parle pas des beautés de la guerre, on leur vante les joies de la paix. La consommation est le but; la production n'est que le moyen. En insistant sur le but, on rétablit la hiérarchie des valeurs; on rappelle que le travail à enseigner aux noirs n'est pas celui par lequel ils produisent le plus, mais celui qui les paie le mieux.

« Il faut exploiter les richesses naturelles » — vous dit-on, comme si c'était un devoir essentiel de l'humanité. Et pourquoi donc? Les gaspiller n'est pas toujours un crime. On vous parle avec attendrissement des milliers de tonnes de fruit de palme qui pourrissent chaque année au pied des palmiers dans les coins perdus de la forêt congolaise, parce que personne ne se donne la peine de les récolter. Des milliers de tonnes d'huile sont perdues parce que les indigènes l'extrait par des moyens primitifs alors que dans une usine moderne on extrairait le double. C'est vrai, et c'est bien regrettable. Mais ce n'est pas toujours un gaspillage. Le fétichisme de l'exploitation intégrale conduit à un gaspillage bien plus scandaleux que celui des richesses naturelles, au gaspillage du labeur humain. Transporter à dos d'homme jusqu'à l'usine, sur une longue étape, une charge de fruits qui se paie un franc, c'est une prodigalité plus ruineuse que de la laisser pourrir...

\* \* \*

Et nous voici amenés tout naturellement au grand problème de la colonisation, celui des transports. « Transporter, c'est coloniser. » On pourrait aussi bien dire le contraire. Je viens de vous montrer par un exemple frappant que « le transport tue la colonisation », parce que la distance stérilise la richesse, parce que les kilomètres grignotent les valeurs jusqu'à n'en rien laisser. Pour coloniser, il faut non pas transporter, mais éliminer le facteur transport. On n'a pas résolu le problème quand on a construit à grands frais une ligne de chemin de fer. Nous en faisons au Congo la douloureuse expérience. Le transporteur est l'éternel ennemi avec qui l'on ne conclut que de brefs armistices. On l'appelle comme

un sauveur; et dès qu'il est là, on le maudit comme un parasite. Le transport n'est plus un service, c'est une nuisance, c'est une rançon intolérable levée sur le producteur. Je me souviens des péages qui dans mon enfance existaient encore sur certaines routes de campagne. Quand nous rentrions en ville par les soirs d'hiver, le cocher arrêta son cheval devant l'auberge de la Barrière. La portière s'ouvrait, une bouffée de froid et de pluie pénétrait dans la caisse tiède, réveillant les enfants endormis; et une main calleuse se tendait pour recevoir la pièce. Je vivais l'histoire de Cartouche dévalisant les diligences...

Tous les transporteurs congolais sont des Cartouches — à en croire leurs clients. J'ajouterai, pour être juste, que leurs actionnaires, sevrés de dividendes, ne les traitent pas mieux. Quant à l'Etat, qui a garanti leurs emprunts, il souffre et paie en silence.

Tel qu'il est posé, le problème est insoluble. Vouloir rémunérer des capitaux énormes de premier établissement par le tribut prélevé sur un trafic embryonnaire, c'est rechercher la quadrature du cercle. En Europe, les pouvoirs publics ont racheté les péages. Aux automobilistes qui prennent la route du littoral on ne réclame rien pour l'amortissement des capitaux investis depuis quelques siècles. Si chaque allège, avant d'entrer dans le canal Albert, devait commencer par payer vingt francs la tonne pour l'intérêt des frais de creusement, jamais une allège n'y flotterait. Comme les routes et les canaux d'Europe, les voies de communication du Congo doivent être amorties dès leur ouverture. Il faudra bien qu'on y vienne tôt ou tard et que l'Etat prenne en charge le premier établissement. Alors seulement l'adage : « Transporter c'est coloniser » cessera d'être une demi-vérité pour devenir une vérité tout court.

Mais je m'égaré... J'allais m'aventurer sur le terrain brûlant des finances coloniales, vous parler peut-être de la séparation des patrimoines entre la Belgique et le Congo. Et cela, ce n'est plus une demi-vérité, c'est un dogme nettement hérétique... Arrêtons-nous ici...

J'ai choisi quelques exemples pour vous montrer que les problèmes coloniaux ne se résolvent pas par des formules faciles, par des phrases toutes faites. Il faut aller plus à fond, sous l'égide du souverain bon sens. Nous n'amènerons pas les noirs à un travail productif si nous partons du postulat qu'ils sont d'incorrigibles paresseux. Nous ne les gouvernerons jamais bien tant que nous persisterons à les prendre pour de grands enfants. Nous n'aurons résolu le problème des transports que le jour où nous aurons supprimé le problème de la rémunération des capitaux investis.

... Et comme le vieux Caton qui terminait chacun de ses discours et donnait son avis sur n'importe quel projet par le coq-à-l'âne immortel de sa *delenda Carthago*, je tire une conclusion dont je n'ai pas posé les prémisses. La Belgique doit aider le Congo en soulageant ses finances. Le lien qui les unit n'est pas un mariage avec séparation de biens, mais une *maternité*, avec tout ce que cela comporte de devoirs pour la mère patrie tant que la Colonie fait sa croissance, et d'avantages pour la Belgique quand, grâce à elle, la Colonie sera en mesure de l'assister à son tour.

PIERRE RYCKMANS,  
Gouverneur Général du Congo.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits



# Les noms de lieux parlent <sup>(1)</sup>

Depuis toujours, les hommes ont voulu connaître l'origine et la signification des noms de lieux.

Au moyen âge on disait déjà, et sans erreur, que la ville de Mons tirait son nom des « montes »; des modestes montagnes sur lesquelles elle est établie, que Maastricht était la transposition néerlandaise de *Mosae Trajectus* et rappelait que cette ville s'était formée au point où la grande Voie romaine de Bavay à Cologne enjambait la Meuse; que la ville allemande de Köln (Cologne) était, elle aussi, une fondation romaine et que la forme allemande et la forme française de son nom étaient l'une et l'autre une transposition moderne et abrégée de *Colonia Claudia Augustina Agrip-pinensium*.

Au moyen âge on disait aussi que le nom de la ville d'Anvers (*Antwerpen*) rappelait les mains coupées et jetées dans l'Escaut par le géant Antigon qui punissait ainsi les mariniers qui refusaient de lui payer tribut. On prétendait qu'au confluent de la Sambre et de la Meuse le dieu païen Nam rendait ses oracles; devenu muet depuis l'arrivée des premiers apôtres du christianisme, il était devenu *Nam Mutus*. La divinité muette aurait donné son nom au confluent et une série de transformations insensibles auraient fait de Namutus : Namurus, Namurcum, Namur et Namen. Mais on sait aujourd'hui qu'Anvers, Antwerpen dérive d'un mot d'ancien néerlandais « andwerpe » (2), signifiant jetées de terre et qui rappelle les digues de l'Escaut. Et l'on sait aujourd'hui que Namur n'a rien à voir avec un dieu Nam et que le nom de cette ville lui fut sans doute donné par un peuple nomade antérieur à la domination celtique et dont la langue nous est totalement inconnue.

C'est qu'aujourd'hui les hommes ont mis au service de leur curiosité les méthodes rigoureuses de la critique moderne et cette rigueur a démontré la fantaisie de beaucoup d'explications. Toutefois, ces résultats négatifs ont été magnifiquement compensés par la multitude des résultats positifs. Plus que jamais, la curiosité de connaître l'origine et la signification des noms de lieux est excitée et répandue et elle s'est organisée en science proprement dite qui a ses méthodes, ses maîtres et ses chercheurs. Ceux-ci, en Belgique, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie multiplient des publications indispensables aux historiens, aux philologues, aux géographes et même à tous ceux pour qui rien de ce qui est humain n'est étranger.

## I

Cette science, qui date à peine du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, s'appelle, au moins dans les pays de langue française : la toponymie. Ce nom fut formé et proposé en 1885, dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, par Godefroid Kurth, le plus illustre des historiens belges et, lui-même, un des maîtres de la science nouvelle. Dans ce mot *toponymie* vous retrouvez le substantif grec *topos*, qui signifie lieu, et le substantif grec *onoma*, qui signifie nom : la toponymie c'est la science des noms de lieux.

Les toponymistes d'aujourd'hui sont infiniment plus curieux que les historiens de jadis. Ceux-ci se contentaient de faire une

(1) Leçon d'ouverture des cours des Facultés Notre-Dame-de-la-Paix à Namur.

(2) VERWIJS et VERDAM, *Middelnerlansch Woordenboek*, I, 426.

enquête sommaire au sujet de l'origine des noms des lieux les plus considérables : grandes villes, monts et fleuves célèbres. Le toponymiste recueille et examine tous les noms de lieux : les noms des villes, des villages, des hameaux, des quartiers, des fermes, des châteaux, des routes, des rues, des sentiers, des bois, des haies, des églises, des chapelles, des calvaires, des champs, des pâtures, des rivières, des ruisseaux, des sources, de tout ce qui, à la ville ou à la campagne, aspect de la nature ou œuvre de l'homme, a reçu un nom. Les cartes militaires les plus minutieuses ne sont pas encore assez complètes au gré du toponymiste et son premier soin est de recueillir, dans les documents écrits ou imprimés ou sur les lèvres du citadin ou du paysan tous ces noms, souvent si pittoresques et très savoureux, qui peuplent la commune ou la province ou le pays qu'il étudie.

Quand, pour un domaine déterminé, la liste, complète et exacte, des noms de lieux est établie, il reste à l'interpréter. Car, tous les noms de lieux, du moins à l'origine, voulaient dire quelque chose. Comment retrouver cette signification première? Pour certains noms, souvent d'origine très récente, c'est l'enfance de l'art. Le premier venu comprend la signification de Léopoldville, d'Elisabethville, de Port-Francqui, de Pic du Roi Albert. Mais pour beaucoup d'autres noms, pour le plus grand nombre c'est besogne délicate et laborieuse et même, pour des milliers de noms, c'est une besogne sans issue, au moins sans issue indiscutable.

Pour recueillir la liste complète et exacte des noms de lieux, dans un domaine délimité et pas trop étendu, par exemple dans un village, il suffit d'avoir vécu assez longtemps dans ce domaine, d'en bien connaître les habitants, leur langue ou leur patois et d'avoir un peu de curiosité et de patience. Mais pour expliquer ces noms de lieux il ne suffit pas d'être un amateur, il faut se défier des apparences et des hypothèses ingénieuses, il faut avoir le sens critique et posséder une sérieuse formation philologique et historique.

Par exemple, il ne faut pas s'obstiner à rechercher dans la première partie du nom de Chassepierre sur la Semois une dérivation du verbe « chasser ». Il faut examiner les anciens documents. On retrouve alors les formes suivantes : en 888 le latin Casapetra, en 1255 le wallon Chesepire. Chasse-pierre signifie la case, la maison de pierre (1).

Coronmeuse, à Liège, n'est pas le coron, le quartier de la Meuse, mais l'endroit où la Meuse se courbe, comme en témoignent les formes anciennes : en 1247 Cromvemuse, en 1320 Cronmuse, en 1340 Cronmouse (krom germ. : courbe) (2). Sainte-Fontaine dans la province de Liège, ne fait pas allusion à une fontaine sacrée, mais aux nombreuses sources qu'on y rencontre, dénommées depuis longtemps avec emphase : les cent fontaines; en 1229 on parle « de centum fontibus », au XIV<sup>e</sup> siècle on écrit Centfontaines, lequel prononcé en wallon cinfontaine, s'est altéré, prononcé à la française, en Saint-Fontaine, puis en Sainte-Fontaine (3).

\* \* \*

Pour faire parler un nom de lieu, il faut d'abord retrouver ses formes anciennes et, de la sorte, se rapprocher, au plus près, de la forme primitive.

La forme actuelle du nom de la commune hennuyère de Leuze n'est pas très significative, mais en 1071 on écrivait Lodousa, au X<sup>e</sup> siècle Lotosa, en 870 Luitosa, en 801 Luthosa. Or l'on sait que le nom de lieu « lutosa » était fort répandu en Gaule pendant

(1) Cf. *Les noms de lieux de la Belgique*, par Auguste VINCENT, n° 43. Ce livre, publié en 1927, par l'éminent conservateur à la Bibliothèque royale, est le bréviaire du toponymiste belge. Au fur et à mesure nous citerons les numéros des paragraphes qui nous ont souvent fourni, pour les noms de lieux belges, les formes anciennes, leurs dates et leur interprétation.

(2) VINCENT, *op. cit.*, n° 43.

(3) VINCENT, *op. cit.*, n° 43.



la période romaine et qu'il indiquait les endroits boueux, marécageux (1). Il y a d'ailleurs en France et en Belgique d'autres Leuze ou Louze dont les formes anciennes et le sol humide confirment cette étymologie qui n'a pas besoin de cette confirmation.

Il y a aux environs de Liège un lieu de plaisance bien connu : Quincampoix; autrefois on disait et on écrivait Kikenpoix, nous avons au moins un texte du XVIII<sup>e</sup> siècle et deux textes du XIV<sup>e</sup> siècle (2). C'est l'expression courante au Moyen âge et que l'on retrouve, entre autres, dans la *Chanson de Roland* : « qui qu'en poist », en quatre mots, et qu'il faut traduire littéralement : « à qui qu'il en pèse », « quel que soit celui que cela gêne ». En France il y a au moins seize communes de « Quincampoix ». « Ce nom a toujours commencé par désigner un moulin qui, établi sur un cours d'eau en amont d'un moulin préexistant, était de nature à donner de l'humeur au propriétaire de celui-ci, en le rendant, au point de vue de l'eau motrice, tributaire du nouveau moulin; autour de ce dernier une agglomération plus ou moins importante a pu, dans la suite des temps, se former, et même prendre rang de paroisse, de commune (2). » En France, dans le département de l'Aisne, la commune de Quiquengronne s'appelait jadis Quiquengrogne. L'étymologie est analogue à celle de Quincampoix et l'on trouve encore en France au moins quatre Quincangrogne qui sont du même acabit (3).

Il y a près de Charleroi la grosse commune industrielle de Dampremy. La forme wallonne « darmé » ne m'ouvre pas l'esprit, mais, en 868 je lis Dantrei, en 1113 Danremey et dans deux textes de 1298 en deux mots : Dan Remey, Dant Remey (4). En vieux français dam, dan est une forme de dom, dérivé de dominus et qui se retrouve encore aujourd'hui dans la forme féminine : dame. Dom ou dam signifiait seigneur et était aussi l'équivalent de « saint ». Dan Remi, c'est saint Remi, le patron de la paroisse de Dampremy. D'ailleurs supplément de preuve, inutile et surabondant, un texte de 1033, concernant Dampremy parle de la *villa quae dicitur Domni Remigrii* (5).

Le même genre de document et d'argument nous montrerait que Dommartin, c'est Saint-Martin; Dompierre : Saint-Pierre; Donceel : Saint-Cyr; Donstiennes : Saint-Etienne. En France il y a Domgermain, Dampierre, Domalain, Donnement, Dammartin, Dommarien, Dannemarie, Donnemarie et beaucoup d'autres qui remontent à l'époque mérovingienne ou carolingienne et qui désignent tous un saint patron d'église.

C'est par l'examen des formes anciennes du nom que Godefroid Kurth a pu victorieusement établir l'étymologie de Liège et déduire rigoureusement de cette étymologie à peu près tout ce que l'on peut savoir de l'histoire primitive de la Cité Ardente. Les plus anciens textes, concernant Liège, ceux des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, l'appellent « villa leudica », « vicus leudicus », et c'est cet adjectif « leudicus, a », qui en évoluant au cours des siècles s'est transformé en Légia, Lidje, Liège. « Vicus » (bourg), « villa » (domaine agricole) sont des substantifs appartenant au latin classique; « leudicus, a » est un adjectif bas-latin dérivé du germanique et signifie « public ». Un « vicus publicus », une « villa publica », chez les rois francs du V<sup>e</sup> siècle, héritiers des empereurs romains, c'est un domaine qui relève directement de la couronne. Immédiatement après la conquête, ces rois avaient partagé le pays mosan entre leurs principaux généraux, mais ils avaient réservé à leur administration et à leur jouissance immédiates, et personnelle, entre autres, ce domaine que, plus tard, sans doute au V<sup>e</sup> siècle, ils donnèrent

(1) VINCENT, *op. cit.*, n° 88.

(2) VINCENT, *op. cit.*, n° 212.

(3) LONGNON, *Les noms de lieux de la France*, p. 545. Dans cet ouvrage MM. Marichal et L. Mirot ont publié en 1929 le cours donné à l'École pratique des Hautes Études, à Paris, par l'illustre historien.

(4 et 5) VINCENT, *op. cit.*, n° 218.

libres de tout impôt et de toute ingérence civile, à l'évêque de Maastricht et Liège (1).

\* \* \*

Pour beaucoup de noms de lieux, seule subsiste la forme actuelle. Aucune inscription, aucun document, aucune tradition orale ne donne ou ne suggère la forme originelle. Dans ce cas, la comparaison avec les formes semblables fournit d'excellents résultats. Par exemple il y a à Virton un lieu dit : Majerou. Personne ne peut dire comment ce nom se prononçait ou s'orthographiait jadis. Mais il y a en Belgique et en France de nombreuses formes analogues : Magerotte, Mageret, Maizeret, Maizeroy, Maizeroux, Maizières, Mazères, Mazeyrolles, etc. Pour plusieurs de ces noms, des documents authentiques nous administrent la preuve indiscutable qu'ils dérivent du latin « maceria », qui signifie muraille. Peu après la chute de l'Empire romain, nos ancêtres se servaient de ce mot pour désigner les ruines de constructions romaines. De fait, à Virton, au lieu dit Majerou, on a exhumé, dit Godefroid Kurth, « les matériaux d'une ville entière » (*Congrès archéologique*, Namur, 1886, p. 88), comme d'ailleurs « Maizières dans le Hainaut est une des localités les plus riches en antiquité romaines » (*ibid.*, p. 89).

Les anciennes orthographes de Perwez en Condroz ne sont pas assez expressives, mais la comparaison avec les anciennes formes de Perwez en Brabant et de Péruwez dans le Hainaut dissipe toute obscurité : au XII<sup>e</sup> siècle : Petrewez et Piereweës, en 1254 Pierwez, en 1304, Pierwez et surtout en 1180 la forme latin *Petrosum vadum*. Perwez ou Péruwez, c'est le « wez », c'est-à-dire le gué pierreux (2). Dans ces trois localités, les maisons se sont d'abord groupées autour du gué de la rivière et ce gué était pierreux.

Un texte latin de 1141, au sujet du village de Familleureux, dans le Hainaut, explique : « Rues qui famelicus dicitur ». C'était donc un pauvre village où l'on ne mangeait pas à sa faim et ce village s'appelait : Rues. Pour nous ce « Rues » n'est pas plus clair que « reux ». Mais il y a tous les autres noms de lieux en reux et en roux : Roux près de Charleroi, Roux-Miroir en Brabant, Reux en Famenne, Le Rœulx en Hainaut, Liroux, Petit-Rœulx-lez-Braine, Petit-Rœulx-lez-Nivelles, Cêroux-Mousty, et l'examen et la comparaison des anciennes formes nous apprennent avec certitude que ces Reux et ces Roux dérivent du latin « rodium », dérivé, lors des grandes invasions, du mot germanique « rode », qui signifie défrichement et qui se retrouve aussi dans tous les noms de lieux flamands en rode et en rooy : Gelrode, Rhode-Saint-Genève, etc. Tous ces villages et les champs qui les entourent ont été conquis sur la forêt par voie de défrichement tout aussi bien que Sart-Dames-Avelines, Sart-les-Moines, Sars-la-Bruyère et tous les autres nombreux sarts qui sont éparpillés à la surface du pays wallon. « Sart » a exactement le même sens que reux, roux, rode et rooy; il dérive du participe passé latin « sartum », qui n'est pas classique mais qui est une forme de basse latinité dérivée, sans doute, du classique sarritum = sarclé, défriché. Aussi tous les sarts se rencontrent-ils uniquement dans les régions de langue française ou wallonne et la plupart des rode et des rooy se rencontrent en pays de langue flamande.

\* \* \*

Non content d'utiliser la méthode comparative, qui, parfois, ne donne rien ou pas assez, le toponymiste demande aussi la lumière à l'archéologie, à la géographie, à la géologie, le plus souvent à l'histoire.

(1) G. KURTH, *La Cité de Liège au M. A. I.*, pp. 9-11.

(2) VINCENT, *op. cit.*, n° 174.



La commune de Marche-les-Dames emprunte la première partie de son nom au ruisseau qui la traverse. Souvent ce mot « marche » est d'origine germanique et signifie frontière, mais ce n'est dans le cas présent qu'une hypothèse (1). L'histoire explique mieux la seconde partie du vocable. Au XII<sup>e</sup> siècle un groupe de dames namuroises vécurent en commun sur les bords de la Marche tant que dura l'absence de leurs époux, partis pour la croisade. Celles dont les époux ne revinrent pas restèrent groupées près de la Marche et fondèrent une abbaye cistercienne, l'abbaye de Marche-les-Dames, dont les murs abritent aujourd'hui une communauté de carmélites apostoliques.

Il y a dans notre province de Luxembourg, sur le territoire de la commune d'Opont, un monastère de Visitandines qui s'appelle Les Abbyes, c'est-à-dire les abbayes. Mais les couvents de Visitandines ne sont pas des abbayes, et d'ailleurs pourquoi ce pluriel? De plus, l'ordre de la Visitation fut fondé au début du XVII<sup>e</sup> siècle et, dès le XII<sup>e</sup> siècle, au moins, on parlait à Opont des Abbyes. En réalité, ces Abbyes, ces Abbayes, ce sont les quatre agglomérations qui constituent la commune dite d'Opont: Our, Beth, Frêne et Opont. Dans le haut Moyen âge ces quatre hameaux constituaient une des nombreuses dépendances de la double et très puissante abbaye-principauté de Stavelot-Malmédy (2). On les nommait Les Abbayes parce qu'ils constituaient une extension des deux grandes abbayes. Dans la suite, quand ces hameaux passèrent du joug du prince-abbé à celui d'un seigneur temporel, celui-ci devint le seigneur des Abbyes et c'est dans son domaine que se sont établies au XIX<sup>e</sup> siècle les modernes Visitandines, exilées d'Allemagne.

L'automobiliste qui vient aujourd'hui de Nivelles, un peu avant d'entrer dans l'agglomération namuroise, traverse la commune de Belgrade. La philologie nous apprend que Belgrade est un nom slave et signifie ville blanche. Mais le village de Belgrade, même sous les rayons d'un beau soleil, ne resplendit pas d'une blancheur éclatante, et, d'ailleurs, pourquoi baptiser d'un vocable slave une localité du Namurois? Avant l'année 1717 le village de Belgrade n'existait pas. Dans l'Europe entière on ne parlait alors que de la victoire remportée, en 1717, sur les Turcs par le prince Eugène sous les murs de Belgrade, capitale de la Serbie, et de la prise de cette ville par les armées chrétiennes. Pour célébrer ce triomphe, on enseigna du nom de la lointaine ville blanche de Serbie un cabaret qu'en 1717 ou en 1718 Hubert Gaine bâtit près de la chaussée de Nivelles, non loin de Namur, et autour de ce cabaret se groupèrent peu à peu les maisons de « Belgrade » (3).

C'est en vertu d'un processus analogue qu'« en France on voit, sur tel plan cadastral, un lieu dit porter le nom de la ville néerlandaise de Berg-op-Zoom prise en 1747 par le maréchal de Lowendal; mais c'est surtout au XIX<sup>e</sup> siècle que se sont multipliées les appellations d'écart, de fermes surtout, inspirées de souvenirs militaires. Aux guerres de Napoléon I<sup>er</sup> on doit les noms d'Austerlitz, de Leipzig (Marne, Moselle), de Milan (Bouches-du-Rhône, Marne), de Moscou (Aisne, Cher, Marne), Moselle, Nord, Vosges, de Varsovie (Haute-Garonne, Marne) »... (Longnon, *op. cit.*, p. 527.)

\* \* \*

Interrogeons maintenant la géographie.  
« Meuse » est sans doute préceltique et signifie peut-être mariage. C'est l'explication proposée par le fondateur de la philologie celtique, d'Arbois de Jubainville. Mais la géographie nous apprend avec certitude que Moselle signifie, et depuis les temps les plus reculés: petite Meuse. Le plus ancien document que nous ayons

conservé relatif à la Moselle est le ch. LIII du XIII<sup>e</sup> livre des *Annales* de Tacite. L'historien latin donne le nom de « Mosella », sans plus, comme si c'était le vocable traditionnel. Mosella pourrait très bien être composé de Mosa et du suffixe latin *ella* et les Romains ont certainement traduit un nom indigène qui signifiait petite Meuse car, au XIX<sup>e</sup> siècle, les géographes et les géologues se sont aperçus que la Moselle, aux temps préhistoriques, n'était pas un affluent du Rhin mais de la Meuse. Entre Toul, sur la Moselle, et Pagny, sur la Meuse, existe encore, nettement dessiné et profondément creusé, l'ancien lit par lequel la Moselle allait rejoindre la Meuse, «... en aval de Pagny, sur les deux rives de Meuse, nous trouvons des dépôts de cailloux roulés qui ne peuvent venir que des Vosges; beaucoup plus loin, tout autour de Verdun, sur les deux versants de la creuse vallée où coule la Meuse, des masses de matériaux charriés sont aisément reconnaissables qui sont d'origine vosgienne. Ils ne peuvent pas avoir été transportés là par le flot de la Meuse qui n'en vient pas. C'est donc la Moselle qui passait autrefois par le couloir de Toul-Pagny et qui a jonché le lit et la vallée de la Meuse de cette mitraille mêlée de grès, de quartz et de granites. » (BRUNHES, *Géographie humaine de la France*, p. 97.)

La Moselle, aujourd'hui, se jette dans le Rhin à Coblenz, en allemand: Coblenz. Le mot français et le mot allemand dérivent du latin « confluentes » par lequel les Romains désignaient la ville située au confluent du Rhin et de la Moselle.

La même étymologie vaut pour les nombreux Conflans, Confolens, Confolent, Conflent, Couffolens, Couffouleux, Coublans de France et pour Comblain de Belgique. Pour ce dernier, comme pour quelques autres, la philologie ne fournit peut-être qu'un argument très probable, bien que l'orthographe de Comblain en 1196: Comblen et surtout en 1146: Comblenz se rapproche singulièrement de l'orthographe de Coblenz au VII<sup>e</sup> siècle: « Conbulantia » et plus encore de ses orthographes modernes: Coblenz et Coblenz. Argument complémentaire et décisif: Comblain est au confluent de l'Ourthe et de l'Amblève et toutes les autres localités énumérées sont aussi situées au confluent de deux rivières (1).

Il y a en Belgique six communes qui portent le nom de Rosières. Les formes anciennes ne sont pas concluantes: Rausier, Rosaria, Roserias, mais un rapide examen du sol enlève tout doute. Chacun de ces villages est ou fut agrémenté de marais couverts de roseaux. Il n'est pas question de roses, même sauvages, ni du latin « rosa », mais du germanique « rauz » dont dérive en français le nom commun: roseau et le nom propre de lieu: rosière (2).

\* \* \*

On a toujours su que *parvis* était un dérivé de *paradis* et que parfois, jadis, dans le paradis ou parvis des églises on enterrait les morts. Mais nul ne savait pourquoi en Belgique et en France un nombre très considérable de lieux dits, des champs pour la plupart, s'appelaient paradis. Les uns imaginaient que jadis dans ces « paradis » il y avait une léproserie, ce genre d'établissement étant censé réserver à ses pensionnaires des délices analogues à ceux du paradis céleste; d'autres proposaient, mais sans plus de raison, de voir dans les « paradis » des terrains spécialement propices à la culture, jusqu'au moment où Godefroid Kurth, occupé à faire l'étude toponymique de la commune de Saint-Léger, près d'Arlon, et mis en arrêt devant un champ dénommé « sur le paradis », s'avisa de recourir à l'archéologie. Il apprit qu'en France aux lieux dits « paradis » on avait souvent découvert des antiquités franques ou romaines et que, de plus, ces antiquités étaient presque toujours funéraires. Il fit une enquête en Belgique et il lui fut dit

(1) VINCENT, *op. cit.*, nos 16, 88, et LONGNON, *op. cit.*, n° 734.

(2) VINCENT, *op. cit.*, n° 182.

(1) ROLAND, *Toponymie namuroise*, p. 207.

(2) VINCENT, *op. cit.*, n° 208.

(3) Cf. DANHAÏVE dans le *Guetteur wallon*, 25 mai 1926, p. 83.



que partout où la pioche de l'archéologue avait fouillé le sol des paradis on y avait trouvé des tombes romaines et parfois des tombes franques. Les archéologues allemands lui fournirent des renseignements analogues relativement aux très nombreux lieux dits allemands qui s'appellent « Himmelreich ». D'ailleurs, à Saint-Léger même, sur le Paradis et dans les environs immédiats on avait découvert des tombes franques. G. Kurth, fort de ces données archéologiques, se souvenant de l'équation paradis = parvis = cimetière et utilisant l'histoire de l'établissement du christianisme dans l'Europe occidentale, conclut que peu après la conversion, pendant environ un siècle, on donna aux cimetières le nom de paradis, que ces cimetières fussent anciens ou récents, qu'ils fussent païens ou chrétiens. Le cimetière, c'était déjà l'autre monde et l'on supposait charitablement que les âmes des corps qui y reposaient avaient franchi toutes la porte du paradis céleste. Quand cet usage fut perdu et même quand la pâture ou la culture ou l'habitation eut recouvert et fait oublier l'antique cimetière, on continua à nommer cet endroit le « paradis », sans plus connaître la véritable signification (1). Non loin d'ici, en face de Namur, à Jambes, le chemin qui conduit au cimetière s'appelle encore le « chemin du Paradis » et il n'y a sans doute pas beaucoup de Jambois qui savent que « paradis » est ici exactement synonyme de « cimetière ».

\* \* \*

Au fur et à mesure qu'il recueille et qu'il explique les noms de lieux, le toponymiste distribue et classe les matériaux de sa collection dans des casiers toujours plus nombreux et sous des rubriques toujours plus différenciées, et il s'efforce de formuler des conclusions toujours plus rigoureuses et plus synthétiques.

Par exemple, il pourra, comme M. Dauzat dans son livre : *Les Noms de lieux*, grouper dans un premier chapitre les noms de localités parmi lesquels il distinguerait les formations préceltiques, les formations gauloises, les formations de l'époque romaine, les formations de l'époque franque, les formations de l'époque féodale, les formations modernes. Dans un deuxième chapitre il placera les noms de territoires et les noms d'habitants; dans un troisième, les noms de cours d'eau; dans un quatrième, les noms relatifs au relief : noms de montagnes, vallées, grottes, caps, îles, golfes; dans un cinquième, les noms de lieux dits, tels les noms de rues.

## II

Plus son enquête sera vaste et mieux elle sera ordonnée et plus il pourra, lui qui si souvent, pour faire parler les noms des lieux, eut recours à l'histoire, à la linguistique, à l'archéologie, rendre à son tour à ces sciences des services notables.

« Les noms de lieux, écrit M. Jean Brunhes, l'illustre professeur de géographie du Collège de France, ont une histoire, ou plutôt sont les reflets de l'histoire du pays. Ils sont des survivances et comme des épaves, laissées sur place par des civilisations éteintes... Les noms de lieux sont comparables aux monnaies, aux médailles et aux inscriptions... L'étude des noms de lieux éclaire l'histoire des origines de la propriété, l'histoire sociale de notre pays; elle révèle parfois comment se sont constitués à la campagne le domaine rural et les villages; elle peut élucider bien d'autres questions concernant le peuplement, le défrichement de nos forêts, le dessèchement de nos étangs, les pratiques agricoles et industrielles d'autrefois, les anciens lieux habités, les plus vieux emplacements de gués et de ponts. Les noms expriment notre histoire d'autant que par eux-mêmes ils portent souvent une date. Chaque époque a eu sa génération de noms qui lui est propre. » (*Géographie humaine de la France*, pp. 296-297.)

(1) G. KURTH, « Glossaire toponymique de Saint-Léger », Congrès archéologique de Namur, 1886.

L'histoire, surtout, sera sa bénéficiaire. L'histoire locale, d'abord. Ainsi, quand, en 1887, Godefroid Kurth, donnant un exemple, qui fut dans la suite imité par de nombreux chercheurs, fit le premier essai de glossaire toponymique, par le fait même qu'il énumérait tous les noms de lieux de la commune de Saint-Léger, près d'Arlon, et qu'il les expliquait, il faisait revivre devant ses habitants, d'une manière très vivante et fort concrète, le passé de cette commune. Entre autres, il établissait que les Romains n'avaient jamais habité Saint-Léger, mais bien les Francs qui furent inhumés dans la campagne dite « du Paradis ». Il montrait l'industrie métallurgique florissante depuis le XIV<sup>e</sup> siècle au moins jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle et vivifiée par des relations intimes et prolongées avec l'Allemagne. A cette occasion, il retrouvait la fonction d'un chemin aujourd'hui abandonné, la Voie des Bourriques : ce chemin partait du fourneau de Châtillon et allait jusqu'aux forges de Laclaireau, traversant la forêt de Saint-Léger dans presque toute sa longueur; il était fréquenté par les âniers qui transportaient, du fourneau à la forge, les gueuses ou le fer fondu. La Voies des Mines, le Chemin de la Neuve-Forge, les lieux dits Moulins de la Paix, les Forgettes évoquent aussi l'ancienne activité industrielle. Une partie du bois qui longe la Voie des Bottriques s'appelle « Sur les gueuses » et était jadis dominée par un chêne superbe qui s'appelait le « chêne des gueuses ». Le mot « gueuse » est d'origine germanique et dérive du participe passé du verbe allemand « giessen » qui signifie fondre. Le champ des trépassés n'est pas le cimetière mais une culture appartenant à la Confrérie des Trépassés qui l'utilisent pour assurer à ses membres des funérailles chrétiennes et la célébration de messes satisfaisantes. Le champ qui est inscrit au cadastre : Rochebonnet et qui s'appelait jadis : Aux Rouges Bonnets rappelle les Bohémiens qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient établis à Saint-Léger et avaient de fréquents démêlés avec les habitants du village. Ceux-ci leur avaient donné un sobriquet qui faisait allusion à la couleur de leurs coiffures. « A Blancflory » rappelle un poirier qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, se trouvait à la limite de Saint-Léger et de Mussy et qui s'appelait Blancfloiry. Sous cet arbre blanc fleuri, à l'époque de la floraison, les anciens des deux villages se réunissaient pour régler les conflits qui s'étaient élevés entre les habitants des deux territoires (1).

Théodore Gobert, archiviste de la ville de Liège, a donné un magnifique exemple des ressources que la toponymie réserve à l'histoire locale. Pendant plusieurs années il a fait les délices des lecteurs de la *Gazette de Liège* en leur expliquant et en leur commentant, l'un après l'autre, les noms des rues de la Cité Ardente. Aujourd'hui, ces articles, complétés et réunis en cinq gros volumes in-folios, constituent la plus scientifique, la plus pittoresque, la plus captivante de toutes les histoires de Liège. Au hasard je choisis, dans cet ouvrage monumental, un simple et court exemple. Tous les Liégeois connaissent la rue du Pot d'Or. C'est aujourd'hui une vieille et très modeste rue. Gobert nous apprend que jadis elle était habitée par quelques-unes des plus importantes familles de la cité. Elle devait son nom à l'enseigne du *Pot d'Or* qui ornait et qui orne encore une de ses principales demeures. Cette demeure était d'abord la grande auberge *Au Pot d'Or*. Devenue hôtel patricien en 1460, le 9 septembre 1634 elle passa en perpétuel héritage à Sébastien de Laruelle, le bourgmestre fameux, chef de la faction des Grignoux. C'est de la rue et de l'hôtel du *Pot d'Or* que Sébastien de Laruelle, le 16 avril 1637, se rendant à l'invitation perfide du comte de Warfusée, chef des Chiroux, partit pour le dîner au milieu duquel il tomba sous les coups de ses ennemis. Quel meilleur moyen pour fixer à jamais cet épisode considérable de l'histoire de Liège dans la mémoire d'un collégien que de le conduire dans l'antique et sombre ruelle et de lui montrer l'hôtel et l'enseigne du *Pot d'Or*!

(1) G. KURTH, « Glossaire toponymique de Saint-Léger », Congrès archéologique de Namur, 1886.



Plusieurs toponymistes ont dépassé l'histoire locale et même l'histoire régionale. Tel, encore une fois, le grand Godefroid Kurth. En 1896 il publiait : *La Frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*. C'est une longue et minutieuse étude toponymique de 743 pages. Elle est riche en conclusions historiques de la première importance que les seuls documents écrits n'auraient jamais permis d'établir. Par l'étude de noms de lieux Kurth a pu tracer la frontière des langues en Belgique, celle qui sépare le français et le wallon du flamand et, d'autre part, le français et le wallon de l'allemand, et déterminer les flottements de cette ligne au cours des siècles. En même temps il pouvait, entre autres, établir l'étendue de la domination celtique dans nos régions, la densité de la colonisation romaine et, à l'époque des grandes invasions, spécifier les régions où pénétrèrent les Francs Saliens et celles où pénétrèrent les Francs Ripuaires, et les Saxons et les Alamans et préciser la direction, la vitesse et la date de ces invasions simultanées ou successives. A titre de spécimen, je cite un bref passage des conclusions historiques du toponymiste Kurth :

« Il est un suffixe bien curieux parmi ceux que nous avons rencontrés dans le Boulonnais : c'est -ton ou -tun, qui, combiné avec le patronymique -ing, sous la forme -ington, est extraordinairement abondant en Angleterre, au point qu'un écrivain anglais a pu écrire avec une entière vérité : « Le suffixe -ton constitue une sorte de mot-témoin par lequel nous sommes autorisés à discerner les établissements anglo-saxons. Ton ou town... c'est, à proprement parler, l'enclos qui entoure la maison. Or, l'Angleterre est, par excellence, le pays des enclos... Aussi voyons-nous ce caractère spécial du génie anglo-saxon se traduire dans la toponymie par une prodigieuse abondance de vocables terminés en -ton ou en -ington. Par contre, ce même suffixe fait pour ainsi dire totalement défaut dans toutes les autres contrées germaniques... Or, il se trouve que par une conception des plus remarquables, juste à l'extrémité du domaine de la toponymie franque (dans le Nord de la France, en face de l'île des Anglo-Saxons), nous rencontrons un groupe compact de quarante-deux localités au nom terminé comme dans l'île voisine, en -inchton ou -inethun. Ces localités sont serrées les unes contre les autres sur un étroit espace, à la manière d'une peuplade qui, établie sur un sol conquis, tient à ne pas se disperser et à pouvoir, dès la moindre alerte, faire front tout entière contre l'ennemi commun. Par une coïncidence non moins frappante, plusieurs de ces quarante-deux noms se retrouvent identiquement de l'autre côté du détroit. Que faut-il conclure de cet ensemble de faits, sinon que nous sommes ici en présence d'une colonie saxonne, ou du moins que la population qui a fondé ces localités était saxonne et non franque? Les conclusions de la toponymie atteignent ici un degré de certitude tel qu'il serait difficile de les combattre sérieusement. » (Pp. 531-532.)

Plus peut-être que toutes les autres, l'histoire religieuse ne peut désormais se passer de la toponymie.

« ... L'une des plus typiques de... générations (de noms) est celle qui est apparue au moment de la diffusion du christianisme en Gaule. Elle pourrait s'appeler la génération des noms de « saints » ; elle a le caractère de dériver non plus de noms communs, mais de noms d'hommes dont on a voulu honorer la mémoire par un autel. L'établissement du christianisme ne s'est pas fait en une fois ni très facilement. Le paganisme s'était réfugié à la campagne, et c'est pourquoi le mot « pagani », qui signifie à l'origine « paysans », a pris le sens de païens. Or les noms de saints attribués à de modestes agglomérations ont marqué les progrès de la longue croisade intérieure. Un moine du XII<sup>e</sup> siècle, Valère ou Valery, survit ainsi dans l'appellation d'un groupe d'habitations issues d'une abbaye et d'un monastère qu'il avait fondés : Saint-Valery-sur-Somme et Saint-Valery-en-Caux. Les villages de saints sont très nombreux en France, — il n'y en a pas moins de quatre mille

quatre cent cinquante... Les noms de ces villages permettent de suivre la diffusion du culte des grands saints et les limites de leur influence. Il y avait, en effet, de grands saints et de petits saints, provinciaux, régionaux ou locaux. Parmi les premiers, communs à toute la Gaule, aucun n'a porté plus loin sa popularité et le renom de son incomparable charité que Martin de Tours, qui a converti au christianisme le centre du pays gaulois, abattant les idoles, rasant les temples païens. Il n'y a pas moins de quatre cent quatre-vingt-cinq bourgs, hameaux, villages, qui portent son nom, et la France compte trois mille six cent soixante-douze églises consacrées à ce saint universellement populaire. Les saints du nom de Jean sont nombreux et les lieux dénommés Saint-Jean, dans tous les pays, sont multitude. On pourrait en dire autant des Saint-Pierre, des Saint-Étienne, des Sainte-Marie... (Brunhes, *op. cit.*, pp. 298-298-299). Joanne, dans le *Dictionnaire géographique de la France*, a dressé de nombreuses cartes de noms de saints grâce auxquelles, d'un seul coup d'œil, on se rend compte de la diffusion du culte d'un saint.

Les innombrables noms de lieux, qui désignent un établissement ecclésiastique et qui dérivent de basilica, parochia, ecclesia, altare, oratorium, capella, monasterium, cella, abbatia, prioratus, cenobium, canonicus, capitulum, etc., permettent de retrouver, de reconstituer beaucoup d'églises, de chapelles, de monastères laïcisés ou écroulés ou même complètement anéantis ou ensevelis.

L'ordre militaire et religieux du Temple fut fondé en 1118 et supprimé en 1312. Les maisons de cet ordre étaient nombreuses en France et s'appelaient le Temple. Aujourd'hui encore, en France une centaine de localités s'appellent « le Temple » : le Temple-de-Médoc, le Temple-sur-Lot, le Temple-la-Guyon, Choisy-le-Temple..., en Belgique : Tempelhof, Tempeliershof, Templiers, Villers-le-Temple...(1) Dans toutes ces localités on est certain de retrouver, sur le sol ou sous le sol, des vestiges d'une des commanderies de l'ordre fameux.

L'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, créé en 1099, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle ne subsiste plus guère que de nom. Il avait pour mission principale de pratiquer l'hospitalité envers les pèlerins et, pour rappeler cette vertu d'hospitalité, la plupart de ses établissements s'appelaient « hopital ». Les localités qui s'appellent aujourd'hui « hopital » : « Hopital-Camfront, L'Hopital-du-Gros-Bois, Hopital-Saint-Lieffroy, L'Hopital-sur-Dorthe, etc., rappellent autant de couvents de l'ordre des Hospitaliers (2).

En 1199 saint Jean de Matha et saint Félix de Valois fondaient l'ordre de la Sainte-Trinité qui arrachait les captifs des mains des infidèles. On appelait les religieux de cet ordre sous le nom d'âniers ou de frères aux ânes parce qu'à l'origine l'âne était la seule monture qui leur fût permise. «... En 1267 le pape Clément IV leur permit de monter des chevaux, à l'occasion. Mais leur nom vulgaire subsista, on le voit dans un compte de l'hôtel du roi pour 1330 : « Les frères des ânes de Fontainebliaut où Madame » fut espousée ». En raison de cette circonstance, chaque maison de l'ordre, chaque « ministrie » — le supérieur portant le titre de « ministre » — entretenait un certain nombre d'ânes. De là le surnom « aux ânes » accolé, quand elle avait beaucoup d'homonymes, au nom d'une localité on se trouvait une ministrie : Fay-aux-Anes (Oise). On voit ce surnom déformé dans la Ville-Neuve-aux-Aunes et la Villette-aux-Aulnes. » (Longnon, *op. cit.*, n° 1486.)

\* \* \*

La toponymie rend aussi de précieux services à la linguistique. « Les noms de lieux nous fournissent les éléments les plus impor-

(1) LONGNON, *op. cit.*, n° 1472.

(2) LONGNON, *op. cit.*, n° 1472.



tants pour reconstituer ce que nous savons du gaulois, car les inscriptions et les témoignages des auteurs anciens nous donnent un contingent de documents beaucoup moins riche ». (Dauzat, *Les Noms de lieux*, p. 8.)

Alors que la langue parlée évolue continuellement au point de devenir après quelques siècles une langue nouvelle, à première vue, complètement différente de la langue ancienne, dont elle n'est qu'une forme moderne, les noms de lieux, fort souvent maintiennent intacts leurs formes primitives et subsistent comme des témoins irrécusables des états successifs du lexique et de la grammaire. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir une grammaire historique et de constater combien de fois les exemples allégués sont des noms de lieux.

\* \* \*

La toponymie indique aux archéologues les points de fouilles intéressantes. J'ai déjà signalé que : Majerou, Maizeret, Maiserolles, Masières, Maisières, etc., rappelaient des « maceriae », c'est-à-dire des ruines romaines et que les Paradis renfermaient des tombes franques ou romaines. De même aux endroits dits : La Tombe, Les Tombes, en pays flamands : Tommen, Tomken il y a eu des tombes antiques. Gognies-la-Chaussée, Tourinnes-la-Chaussée, Waret-la-Chaussée et tous les noms de lieux où interviennent chaussée (la calceata), strée, streel, straet (lat. strata), se trouvent à proximité d'une voie romaine. Révélateurs de la voie romaine sont aussi les noms dérivés de « tabernae » (auberge), tels en Belgique Taviet ou Tavier, en Alsace Saverne, les noms dérivés de « stabulae » (écuries, relais de poste) tels Etalle (dans le Luxembourg belge, sur la voie romaine de Reims à Trèves), Etables, Etaules, Etaves, Establet... (1), les champs ou les moulins ou les fermes dits de la Maison-Rouge où jadis se dressait une auberge peinte en rouge, à la mode romaine; les mots dérivés de petralia (tas de pierres, ruines), Peyralles, Petrailles, Pairelle. C'est en relevant un à un tous ces noms de lieux dont beaucoup ne sont pas inscrits sur les cartes et en creusant le sol aux endroits qu'ils désignent que, peu à peu, on pourra dresser le plan des routes et des voies romaines en Belgique et ailleurs. Plan qui n'est encore qu'ébauché dans ses très grandes lignes et qui sans doute ne sera jamais complètement terminé.

### III

La géographie romaine est donc loin d'être terminée, et l'histoire romaine aussi et d'ailleurs aussi toutes les histoires. « L'histoire, disait Renan, cette petite science conjecturale... » C'est une boutade, mais qui contient une grande part de vérité et qui pourrait, sauf respect, se dire de toutes les sciences. Toutes les sciences, les sciences dites exactes et toutes les autres, les naturelles, les morales et les politiques, ont fait, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, de merveilleux progrès qui témoignent de la puissance de l'esprit humain, cette lumière admirable dérivée de la lumière et de la sagesse infinies de Dieu. Mais l'esprit humain ne saura jamais tout et ce n'est que, peu à peu, par une série d'enquêtes minutieuses et laborieuses, de tâtonnements et de conjectures qu'il parvient à soulever un coin du voile et à faire reculer les ténèbres.

Messieurs les Etudiants, vous apprendrez dans les études universitaires que les brillantes synthèses des manuels scolaires sont parfois prématurées et que leurs affirmations ne sont parfois que des conjectures, intéressantes sans doute, mais ne sont que des hypothèses plus ou moins plausibles. Vous acquerrez ainsi le sens critique, sans lequel il n'est pas de travail scientifique, vous approfondirez votre humilité, vous stimulerez votre courage et votre patience.

(1) VINCENT, *op. cit.*, n° 88 et LONGNON, *op. cit.*, n°s 520, 521.

En m'entendant parler de toponymie, sans doute vous vous êtes dit : « Comme tout cela est minutieux ! » C'est vrai, et mon bref exposé n'a pas pu vous montrer à suffisance combien tout cela est minutieux et laborieux. Tout travail scientifique est minutieux et laborieux. « Pour faire une grand route, avait coutume de dire Fustel de Coulanges, il faut casser beaucoup de cailloux. » L'analyse doit précéder et justifier la synthèse. Avant de contempler du sommet de la montagne, d'un seul coup d'œil, le paysage immense et splendide il faut, en s'essoufflant, gravir les pentes abruptes pas à pas et sentier par sentier.

La toponymie est une science récente, une science modeste, une science auxiliaire; une auxiliaire toutefois dont ne peuvent plus se passer d'autres sciences plus nobles et plus anciennes. Si ceux qui font la science, les chercheurs et les savants, peuvent et doivent tirer parti de la toponymie, d'autres aussi, même ceux qui n'ont pas le loisir de s'adonner au travail et à la recherche scientifiques, auront grand avantage à prendre connaissance et à vulgariser les résultats acquis par le labeur des toponymistes. Le professeur, l'instituteur trouveront dans la toponymie un excellent moyen pour éveiller chez l'enfant ou le collégien le goût de l'histoire et pour fixer dans sa mémoire les faits historiques. On recommande aujourd'hui, avec raison, au professeur d'histoire de prendre son point de départ dans la commune où il enseigne et de montrer dans cette commune et dans les environs immédiats, dans ces lieux qui sont familiers à l'enfant, le contre-coup des événements de la grande histoire. Pour faire voir dans l'histoire locale la grande histoire et, pour exalter la curiosité de l'élève et son intérêt, et, de la sorte, graver les faits dans sa mémoire en caractères indélébiles, quel meilleur moyen que de lui expliquer l'origine et la signification des noms, souvent étranges et mystérieux, que portent ces routes, ces fermes, ces champs, ces bois, ces collines, ces cours d'eaux, tous ces lieux qui depuis toujours constituent le cadre de sa vie quotidienne!

Tantôt nous avons indiqué tous les événements et les usages du passé que rappelle l'interprétation du nom de la commune de Belgrade. L'instituteur de la commune de Saint-Servais, sise entre Namur et Belgrade, rendrait service à ses écoliers en leur apprenant l'origine du nom de leur commune. Sur son territoire il y avait une très ancienne chapelle dédiée à saint Servais. Elle avait été probablement construite au IV<sup>e</sup> siècle et elle fut détruite à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par les armées de la Révolution française. Saint Servais a vécu au IV<sup>e</sup> siècle et il est un des grands apôtres de la christianisation de la Belgique qui s'opéra à cette époque. Saint Servais était évêque de Tongres et la légende veut qu'il parvenait à célébrer la sainte messe le même jour dans la chapelle proche de Namur et à Tongres. Il y a en Belgique beaucoup d'églises dédiées à saint Servais, mais la commune, dont il s'agit, a seule le grand honneur de porter son nom (1).

Namur, la plus ancienne, sans doute, des villes de Belgique, fournit à l'écolier et au collégien des occasions multiples d'apprendre l'histoire par la toponymie. Un premier exemple : la rue de Bruxelles, entre la rue de l'Ouvrage et le carrefour des Quatre-Coins, change de nom et s'appelle la rue Saint-Jacques. Là se trouve l'église Saint-Jacques, qui, sous l'ancien régime, était l'église de l'Hospice des pèlerins. Ceux-ci, très nombreux, surtout au Moyen âge, se rendaient à pied au tombeau de l'apôtre saint Jacques, à l'extrémité occidentale de la péninsule ibérique, à Saint-Jacques-de-Compostelle. Entrez dans l'église et vous y verrez encore aujourd'hui un autel surmonté de la statue de saint Jacques en costume de pèlerin et un autre surmonté d'une statue de Notre-Dame, juchée sur une colonne, reproduction de la statue de Notre-Dame-du-Pilier que les pèlerins allant à Saint-

(1) Eug. DEL MARMOL, dans le *Bulletin de la Soc. Arch. de Namur*.



Jacques-de-Compostelle avaient coutume de vénérer dans la cathédrale de Saragosse.

Aux étudiants des Facultés de Notre-Dame-de-la-Paix on pourrait montrer que le nom du Collège Notre-Dame-de-la-Paix est chargé de très anciens souvenirs historiques. Ce Collège a emprunté son nom à l'abbaye bénédictine dans les murs de laquelle il s'est établi en 1831. Les moniales qui l'occupaient en furent chassées par la Révolution française. L'abbaye avait été fondée et construite au début du XVII<sup>e</sup> siècle et était la filiale d'une abbaye de Douai qui fut le premier établissement d'une congrégation bénédictine créée, peu auparavant, par une ancienne religieuse de l'abbaye cistercienne de Flines. Cette religieuse estimait que l'abbaye de Flines n'était pas assez fervente. Néanmoins dans le nom qu'elle donna à ses premières maisons elle resta fidèle à l'usage cistercien. Celui-ci consacre toujours le couvent à la Sainte Vierge et le nom de celui-ci est toujours double : le nom de la Vierge en génitif précédé d'un nom abstrait de vertu ou de grâce : *Humilitas Virginis*, *Consolatio Virginis*, etc. Les premiers couvents de la nouvelle congrégation s'appelèrent « Pax Virginis », en français « La Paix Notre-Dame » que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on transformait parfois en Notre-Dame-de-la-Paix. Remarquez que le choix du vocable « Pax » décèle une influence bénédictine, « Pax » étant la devise des Bénédictins. Voilà comment il se fait que des Jésuites, grâce à la fureur anticléricale de la Révolution française sont réunis sous un vocable qui évoque deux des plus anciens ordres religieux établis au moyen âge : l'ordre fondé au VI<sup>e</sup> siècle par l'Italien saint Benoît et l'ordre cistercien, fondé au XII<sup>e</sup> siècle par le Français saint Bernard, le docteur marial par excellence. C'est ainsi que sans aller chercher en dehors de l'enceinte de cette maison, le professeur d'histoire pourrait, à l'examen, vous poser une question de toponymie qui serait en même temps une question d'histoire religieuse assez complexe.

Mais je m'excuse d'évoquer, dès aujourd'hui, le spectre de l'examen. Je l'ai fait sans arrière-pensée car j'espère que la plupart d'entre vous ont recueilli le fruit principal des études d'humanités : l'amour passionné de la vérité pour elle-même, sans préoccupation utilitaire d'honneurs, de profits, d'examen, et j'espère que vous allez étudier la philosophie, les sciences exactes, les sciences naturelles, le droit et l'histoire avec un désintéressement, un entrain et un succès proportionnés à ce magnifique désir de savoir.

A. MATIVA, S. J.  
Professeur  
aux Facultés Notre-Dame-de-la-Paix.

## En quelques lignes...

Franc-Nohain

C'était le dernier fabuliste. Dans un genre où il est bien difficile de ne pas faire regretter La Fontaine, cet ancien sous-préfet tenait la gageure d'être original et charmant. La philosophie qu'il prêchait en souriant, on la retrouve ailleurs que dans les fables : dans l'*Art de vivre*. Et c'est par là surtout que Franc-Nohain vivra.

Il incarnait à merveille cette sagesse moyenne qui constitue la plus sûre tradition de la bourgeoisie française. Le « Doctrinal du temps présent », pour reprendre une expression de nos vieux manuels de civilités, Franc-Nohain le mettait à la portée de toutes les vies. Le bon sens, qui ne court pas les rues, jaillissait de chacun de ses propos. Et comme ses propos étaient jaillissants, le bon sens en devenait singulièrement aimable.

Car il faut insister sur les côtés fantaisistes d'un moraliste traditionnel. Sans tomber dans la fantaisie pure, sans faire concurrence à un Toulet ou à un Pellerin, Franc-Nohain, si le journalisme ne ne l'avait pris — et même usé — se serait sûrement rangé dans le bataillon des têtes folles. Les *Chansons des trains et des gares* annonçaient une vocation poétique tout à fait digne du *Chat Noir*. Jusqu'au dernier jour de sa vie, Franc-Nohain passa pour l'auteur des couplets de *Viens, Pou-poule...* Et l'on ne peut manquer de signaler que c'est à l'un de ses fils, Jean Nohain, que nous devons les « lyrics » de *Couchés dans les joies*.

Il y avait aussi le journaliste. Plein d'allégresse dans les billets du jour, dans l'écho qu'il troussait à la belle époque. Malheureusement, une politique de restrictions sévissait à l'*Echo de Paris*. Le secrétaire de rédaction dut se charger, en outre, de la critique des livres et de la critique des pièces. Il succédait à ce charmant André Beaunier, dont les grâces avaient quelque chose de très XVIII<sup>e</sup>. On s'oserait dire que le successeur fit oublier son devancier. Certes, Franc-Nohain apportait, les soirs de générale, une curiosité toujours en éveil, le goût du théâtre, voire un certain flair qui donne l'habitude du foyer. Mais sa critique manquait de pénétration. Il aimait d'abord la pièce bien jouée. D'où, ce souci un tantet péril de n'oublier, dans la distribution des récompenses, aucun interprète. Pour dire à tous et à chacune un compliment choisi, Franc-Nohain avait étendu le vocabulaire de la louange. Cela donnait à ses feuilletons dramatiques un petit air « réclamer ». Pour la critique des livres, le procédé n'était guère différent. Du tas de volumes qui s'empilent sur la table de travail, le chroniqueur de l'*Echo de Paris* distrait avec soin deux ou trois in-seize par semaine. Le pavillon couvrait la marchandise. En ce sens que la critique de Franc-Nohain se contentait d'enregistrer, de confirmer les réputations littéraires. Loin de ce travail de quête qui consiste à repérer les talents inconnus, elle distribuait — sagement — aux gens en place des flots de rubans et des fleurs. Un académicien ne pouvait pas commettre un mauvais livre; et il était entendu, une fois pour toutes, que l'humour de Tristan Bernard est l'humour le plus humoristique du monde. Brave Franc-Nohain! Comme il fallait remplir deux colonnes du journal, il avait soin, d'ailleurs, de faire taper à son secrétaire une « page choisie ». Ingénieuse façon de tirer à la ligne!

L'homme attirait la sympathie. Souventes fois invité à la tribune de nos cercles de conférences, il parlait volontiers de Théodore de Banville. Son fils Jaboune s'est réservé les marionnettes. Le père, en bon funambule de la rime, avait gardé une dévotion toute spéciale au virtuose des *Odes*. On se trahit par ses amours.

Après le Congrès Volta

Il a tenu ses assises romaines. On se préoccupait, cette année, de la crise du théâtre. Les délégations étaient fort bien composées. Nous avons envoyé Maeterlinck et Maurice Wilmette. Et l'on prie le lecteur de ne voir, dans le rapprochement de ces deux noms, aucune intention ironique.

La leçon de ce Congrès, pour peu qu'un congrès comporte quelque leçon, est que le théâtre songe enfin à se défendre. Menacé par la concurrence de l'écran, il compte, pour reconquérir ses fidèles, sur les prestiges du renouvellement, bien plus que sur l'autorité de la tradition. C'est pourquoi les metteurs en scène furent particulièrement à l'honneur. L'essentiel, dirait-on, est de rajeunir Shakespeare. Et il n'est pas indifférent de noter que deux des premiers « succès » de la saison parisienne vont à des adaptations de *Comme il vous plaira*. Car le renouvellement dont nous parlions ne concerne guère que la présentation extérieure. Comme si le dramaturge moderne avait renoncé à tirer de son propre fonds la matière de nos divertissements publics.



Cependant, en Italie surtout, une formule neuve séduit quelques esprits d'avant-garde : le théâtre de masse. C'est encore, à tout prendre, un revenez-y. Le Moyen âge a connu cette psychose d'un peuple entier pris par la magie du spectacle. Il semble toutefois que, dans la conception des dramaturges fascistes, l'unanimité se fonde sur des postulats plus simples, plus sommaires. Un mystère du XV<sup>e</sup> siècle n'est populaire que par l'auditoire auquel il s'adresse. Tandis que les Italiens d'aujourd'hui ramèneraient volontiers le théâtre de masse à ces jeux de propagande politique dont les voyageurs nous disent qu'ils constituent le plus clair du répertoire en U. R. S. S. D'ailleurs, les Russes sont arrivés à des effets remarquables, effets de foules, de nature vierge. Il n'en reste pas moins vrai que l'art est un phénomène individuel et de haute civilisation. Défions-nous du romantisme à la Shlegel.

### Sir Arthur Rimbaud

Il y a quatre-vingts ans qu'il est né, à Charleville. Et le « cas Rimbaud » n'a pas fini de défrayer les conversations des esthètes.

A parler franc, Rimbaud est un mort qui réussit fort bien. Le climat de notre époque lui est, plus qu'à tout autre poète, favorable. On a l'impression que Baudelaire lui-même perd du terrain. Lui, il n'a jamais été plus près du pinacle. Au nom des droits de l'inconscient, des droits de l'enfance, des droits du catholicisme (songez à la conversion de Claudel), nous sommes conviés au retour au bercail de l'enfant terrible.

En tant que poète, c'est-à-dire en tant que créateur, il semble que Rimbaud, bien inférieur à Baudelaire, soit au-dessous de Verlaine et de Mallarmé. *Le Bateau ivre* est déparé par d'atroces fautes de goût; et personne ne lit plus sans sourire *Une saison en enfer*. Ce qu'il faut retenir, ce que nous avons retenu du « cas Rimbaud », c'est le déchainement des puissances d'instinct. Pour la première fois depuis les jours oubliés où un petit d'homme aboyait son mal, clamait au soleil la joie d'exister et de mordre, un poète se levait que n'encombraient ni le didactisme, ni les préoccupations psychologiques. Arthur Rimbaud, dans ce sens, est le plus barbare des poètes français. Il se situe aux antipodes d'un Valéry, par exemple, lequel recherche la complexité, qui n'est pas toujours synonyme de richesse. Baudelaire, à qui il faut toujours en revenir pour mieux comprendre Rimbaud, avait le cynisme autrement cérébral.

Par sa postérité, l'auteur des *Illuminations* est un monsieur qui compte et un vilain monsieur. Les esthètes de l'inconscient qui applaudissaient Violette Nozière se recrutent parmi ces jeunes loups. Chez eux, comme chez Rimbaud, nous discernons, le génie en moins (génie, *ingenium*), une furieuse envie de jouir, un furieux ennui de vivre.

### Dessins animés

C'est le triomphe du cinéma, la revanche de la démesure, une libération, le goût du risque et l'ivresse du mouvement, toutes les licences, plus rien d'impossible, le monsieur qui avale sa tête, le cheval qui mange avec sa queue, le pompier en suspension sur l'extrême pointe du jet d'eau, la cabane qui se fait gratte-ciel, le building qui devient la cage aux canaris. Mickey Mouse n'est pas seulement ce type du petit débrouillard, vainqueur des monstres, mais un symbole.

En lui nous retrouvons le visage de nos rêves. L'oniologie comparée nous apprendrait sûrement que jamais imaginations ne furent plus fantastiques que celles de nos contemporains. L'inventeur du dessin animé n'a eu qu'à se souvenir des folies cavalcantes de la nuit.

### Par la porte des élégances

La vocation d'écrire avait, jadis, des timidités que ne connaît plus guère aujourd'hui une jeunesse très sûre, sinon de son talent, du moins de sa volonté de percer les rangs.

André Theuriot, malgré ses premiers succès de poète, avait cherché un emploi fixe. Il était entré à l'administration de l'Enregistrement. Quand Poincaré, alors étudiant en droit, lui confia son intention de devenir écrivain, il lui donna ce conseil plein de prudence : « Faites comme moi, prenez une position. »

Mais Poincaré rêvait de papier imprimé. Il eut l'occasion de publier un premier article. C'était une chronique de mode, que le futur président de la République signa : Sergine.

Poincaré, c'est-à-dire, n'aura pas été le premier grand homme qui dut, avant de se faire accréditer dans le monde des lettres, s'amuser à tracer des commentaires parfumés à l'usage des belles dames du siècle. En 1843, Barbey d'Aurevilly écrivit, sous le pseudonyme prétentieux de Maximilienne de Syrène, des articles de modes parfaitement documentés. Leur succès fut, au reste, très relatif. Le connétable des lettres avait tenté d'élever l'esprit de ses lectrices au-dessus d'une vulgaire rubrique de la toilette et il leur faisait un véritable cours d'esthétique. Il se heurta à l'esprit futile des bourgeoises de Louis-Philippe et au mercantilisme de la presse. Les directeurs de magazines sommèrent le dandy masqué de cesser ses subtiles analyses et Barbey chroniqueur de modes, dut, pour vivre, se muer en courtier de publicité. Il ne déposa cependant pas les armes, rêva d'écrire une biographie de Brummel et reprit au *Constitutionnel*, sous le titre « Revue des Modes de Paris », un véritable feuilleton des mondanités de la semaine.

Le journalisme mène à tout à condition d'y entrer, fût-ce par la porte des élégances...

### L'aquarium

Autrefois on avait une volière, et des oiseaux des îles, et des tamaris. Sommes-nous devenus las des ailes et des fragilités, ennemis des cages et des chansons? Nous voulons aujourd'hui, entre les lignes nettes et sèches de l'appartement moderne, le reflet vert de l'aquarium.

Mais il ne faudrait pas croire à une audace d'artiste, à une insurrection d'avant-garde. Le symbole est là, dans cette vie aimable et on ne peut plus bourgeoise que mènent les poissons tournant en rond dans ce bocal rectangulaire.

Il semble que ces bêtes sans fantaisie n'ont qu'à se laisser nourrir à heure fixe, et chauffer, et blanchir. Eau à discrétion; électricité : tout le bien-être.

Pour les empêcher de regretter les forêts marines, on leur dispense les imitations les plus ingénieuses de coraux et d'algues, des paysages de rochers et des jardins « mer du Japon », toutes les illusions.

Ils n'ont pas le souci de penser à la mode et à des couturiers.

Et cela ne les empêche point d'être beaux, splendides même comme ces « queues de voiles » dont s'inspira jadis la Loïe Fuller, comme ces *hemichromis bimaculatus*, qui ressemblent à des écharpes de gaze gris perle tachetées de bleu.

Et pourquoi se préoccuperaient-ils de bijoux? Ils sont eux-mêmes de verre pilé, de cristal de Bohême : un ravissant ensemble de joaillerie.

J'aimerais savoir à quoi m'en tenir sur leurs muettes réflexions. Hélas! ces poissons d'aquarium sont d'une nature plutôt renfermée. A nous voir, à travers les parois de verre, évoluer dans nos salons, ils doivent sûrement se demander quels sont ces êtres sans étiquettes et sans noms latins qui nagent si mal et parlent si bien.

L'autre jour, l'un de ces poissons mondains a sauté, je ne sais



comment, par-dessus bord et on l'a retrouvé mort le lendemain. Je n'appartiens pas à la police française, mais j'incline fort à croire que ce malheureux s'est suicidé. Il en avait assez d'ouvrir et de refermer la bouche sans rien dire. Il en avait assez de tourner en rond et de suivre les autres. Il en avait assez de manger sans risquer d'être mangé. Il en avait assez de nager entre deux eaux, à l'abri des lames de fond et des courants violents. Et puis, la veille, un monsieur arrêté devant l'aquarium avait dit : « Heureux comme un poisson dans l'eau ! » Cette conception du bonheur avait sûrement irrité le poisson rouge. C'était un révolté et qui ne s'était jamais fait au confort bourgeois.

## “ La Révolution est à droite, ” <sup>(1)</sup>

Que signifie révolution nationale ? Cela signifie d'abord monarchie.

\* \* \*

On peut soutenir que l'histoire ne prouve rien. C'est une théorie. Elle ne vaut que pour les philosophes, c'est-à-dire les gens qui n'apprécient dans les idées que leur aptitude à être maniées, non leur résultat pratique. On peut dire, puisque tout se dit, que l'étude des siècles passés ne nous enseigne rien, que l'expérience n'a pas de valeur dans ce domaine, et qu'il n'y a pas de science politique. Bon, très bien. Mais si peu qu'on s'écarte de ce point de vue, si peu qu'on reconnaisse la valeur exemplaire des événements du passé, une constatation s'impose immédiatement : la santé politique implique la monarchie. Les nations d'Occident ont besoin de rois.

Mais la France ? me dira-t-on. Encore une fois, je ne suis pas Français. Est-ce un motif pour ne pas dire, avec toute la simplicité de l'amitié, ce qui me paraît certain jusqu'à l'évidence : « En se privant de leur dynastie, les Français ne sont pas raisonnables. » Voilà qu'on crie déjà de tous les côtés que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Tant pis, après tout !

Je ne reprendrai pas l'argumentation de Maurras, qui n'est peut-être pas aussi rigoureuse qu'une démonstration d'Euclide, mais qui l'est autant qu'un syllogisme portant sur des jugements le peut être. N'importe, on ne convainc pas les gens de cette manière, pour peu qu'ils désirent n'être pas convaincus. Il y a une autre méthode. Si j'avais dû convertir un Français à la monarchie, je me serais contenté de l'inviter à Bruxelles du 19 au 24 février 1934. Il n'aurait pas seulement vu et compris : il aurait senti.

\* \* \*

A la formidable éruption sentimentale qui s'est produite lors de la mort du roi Albert, lors de l'avènement de son successeur ; au véritable volcan d'émotion qui s'est ouvert tout à coup dans le sol d'un pays qu'on pensait indifférent à ses rois, n'importe quel républicain aurait mesuré la vertu monarchique. Tout vibra. Les foules coulaient comme un cortège d'anges funèbres. Les gens se regardaient l'un l'autre, stupéfaits de leur propre exaltation.

(1) Notre collaborateur et ami M. Robert Poulet va publier, sous ce titre, chez Denoël et Steele, à Paris, un livre qui se terminera par ces pages dont il a bien voulu nous donner la primeur.

Un million de Belges qui se croyaient indifférents, mécontents ou socialistes, passaient deux jours et une nuit dans le gel pour aller recevoir, devant le cadavre du roi qu'ils aimaient sans le savoir, le frisson de cet amour obscur. Et quand parut le Fils qu'on connaissait à peine, et pour qui personne ne se serait retourné un mois plus tôt dans la rue, cinq cent mille cris jaillirent — non ! un seul cri, celui de la reconnaissance incrédule, celui que poussent les enfants perdus au dernier acte des mélodrames : « C'est lui ! je le reconnais : c'est lui ! »

Ainsi, dans ce jaillissement de sentiments inconnus, se révélait l'énergie latente que déposent les rois dans les profondeurs de la nation. Enorme capital d'énergie qu'il est fou de perdre, ou de gaspiller en enthousiasmes passagers et contradictoires comme font les Français. Non que ce capital soit invariable et inébranlable : il est fait de trop de substances humaines ; il est soumis de trop près aux disgrâces du sentiment. Mais il existe : c'est un patrimoine, une *fondation*. A côté de cet avantage inconcevable, les autres bienfaits de la monarchie me paraissent secondaires, encore qu'immenses. Car il n'y a pas de comparaison possible avec un régime où il y a quelque chose à aimer, c'est-à-dire où les puissances du cœur comptent pour la nation et sont à son service.

Puis viennent la continuité, l'unité, l'hérédité, l'humanité, l'arbitraire... Oui, l'arbitraire : je tiens ce mot, si honni des Jacobins, pour l'un des plus beaux du vocabulaire politique. Après tant de volonté, de droits, d'obligations, de règles, de bénéfices enfermés dans des textes, c'est-à-dire aussi cruels aux nécessités sociales que le corset rectiligne peut l'être à la chair, après tant de formes mécaniques, c'est avec ravissement qu'on se tourne vers l'autorité jugeant librement dans son ressort. Rien ne me paraît plus odieux que la loi écrite ; la condition humaine n'est pas faite de types et de cas : tout y est souple, et c'est pourquoi il convient que, dans une large mesure, l'ordre public soit souple. Sans doute il faut des règlements pour servir de cadre à la vie sociale. Mais autour de chacun d'entre eux je souhaite une large marge. Ce n'est pas d'un texte serré comme un appareil d'orthopédiste que j'entends être affublé, dans mes rapports avec l'Etat. Ce n'est pas à la lettre immobile que j'entends avoir à faire : c'est au mouvant jugement, c'est à l'œil fraternel, c'est à l'homme. C'est pourquoi, dans toute nation saine, il devrait toujours y avoir place dans tous les cas pour le recours au Roi.

Jadis, n'importe quel sujet pouvait aller librement remettre un placet à Versailles ou à Bruxelles ; aujourd'hui, le citoyen qui demande à parler au Président de la République est dirigé sans autre forme de procès vers l'infirmerie spéciale du dépôt. Un homme d'une autre espèce, mais de la même chair : vous vous rendez compte ? Sans lui la politique titube, les métiers se battent, les citoyens se heurtent à des guichets irresponsables. Mais la Monarchie — qui a des défauts, *heureusement* — n'est pas la République couronnée : il lui faut, pour donner tous ses fruits, disposer de toutes ses prérogatives. Le Roi ne doit pas être constitutionnel.

Il règne, mais aussi il gouverne. Il n'est pas irresponsable, mais responsable. La monarchie belge, par exemple, est une monarchie infirme et boiteuse, dont la formule est la suivante : on empêche nos rois de nous servir autant qu'ils le pourraient. La méfiance envers le souverain, conséquence de la doctrine jacobine et du légisme à la Montesquieu, est une des plus nuisibles sottises de notre Constitution.

\* \* \*

Non ! Les Français ne sont pas raisonnables. Et ils en sont punis de la même manière que Napoléon dans l'*Expiation* : par une humiliante mascarade.

Trois rois ont régné sur la Belgique, trois rois d'une modeste



origine, d'une intelligence moyenne (sauf pour l'un d'eux), d'une race étrangère. Or tous trois se sont montrés grands, et chacun d'eux a fait quelque chose, à ce degré que la nation leur doit trois fois la vie. Sans Léopold I<sup>er</sup>, sans Léopold II, sans Albert I<sup>er</sup>, comme par hasard, il n'y aurait plus de Belgique. Pendant ce temps, la France républicaine se donnait pour chefs, avec une régularité touchante, des guignards, des crétins ou des nouilles.

Que le fait d'être conduits par ces gens-là, infailliblement piteux ou ridicules, paraisse à certains Français un avantage et un progrès cela demeure l'un des phénomènes les plus curieux de la psychologie politique. En dehors de toute question institutionnelle, il n'y a pas un homme de bon sens qui puisse comprendre pourquoi la présence à l'Elysée de Henri IV ou même de Louis XV rebute des Français qui y souffrent Félix Faure ou Armand Fallières. Il y a là une mystique de la nullité qui s'apparente aux plus ahurissants fétichismes,

\* \* \*

La Révolution nationale c'est ensuite le nationalisme. Et j'ajoute tout de suite que c'est dommage! *La reconnaissance et l'exaltation des caractères nationaux* ne sont pas nécessairement un bien.

Aux meilleures époques, on s'en passa avec avantage et, au contraire, tout l'effort de la pensée européenne tendit à apaiser les houles nationales, à tempérer la différenciation politique. C'est qu'alors les nations étaient fortement assises sur leur ancre; on pouvait tirer, pencher sur les bords, jeter des amarres sans crainte de tout faire chavirer. Quand les formes nationales sont solides, il n'y a plus aucune raison de travailler à leur affermissement, ni seulement d'y songer, pas plus qu'on ne pense dans la bonne santé qu'on a des boyaux. Et même alors, l'ennui que présente la division en nations de l'univers peut se manifester sans retenue, — le désir d'en faire abstraction s'il se peut, le rêve d'un esprit européen ou universel. Les grands siècles se reconnaissent à cela avec cette particularité que l'universalité se développe toujours autour d'une culture nationale. Il y a des prestiges même dans la politesse et dans la liberté de penser; le goût du monde s'oriente volontiers selon des lignes fortement marquées.

Aujourd'hui, je prétends qu'il est impossible, même sur le terrain intellectuel, de professer un universalisme en règle. Les murailles sont en ruine, ce n'est pas le moment de rendre des visites au voisin, il s'agit de porter la brique et de gâcher le plâtre. La révolution de droite, qui tend à renverser le mauvais *ordre de choses* (en satisfaisant le besoin de mouvement que l'indignation suscite dans tous les cœurs bien placés), se doit donc de souligner et de porter la réalité « nation », de même que ses successeurs auront le devoir de rechercher et de servir la réalité « chrétienté », seule forme connue et vivante d'un organisme universel.

La nation n'est pas une idole, ni un absolu : c'est un fait. L'expérience prouve que c'est dans le cadre d'un pays, organisé et façonné par une longue habitude de vie en commun, que les hommes peuvent trouver le plus large théâtre de leur vie sociale. Pour le moment, d'autre part, il n'est pas possible d'établir un théâtre de la vie spirituelle, contrairement à ce que croient les internationalistes. Toute l'histoire de ces trente dernières années prouve à l'envi que le seul point d'application d'une révolution efficace, c'est la nation. Et la meilleure démonstration de ce principe se présente en Russie.

En Occident, ce *point* est déterminé : nous savons ce que c'est qu'une nation, contrairement aux autres peuples de l'Europe. C'est pour cela que les caractères particuliers que doit reconnaître et exalter notre nationalisme comprennent la modération et la stabilité. Les Belges et les Français, depuis qu'ils ont reconnu la définition de leur nationalité, n'ont plus envie, ni d'envahir

le voisin, ni de se diviser en morceaux. L'esprit national en Occident comporte un certain internationalisme, dans le sens de « reconnaissance de limites ». Notre nationalisme, étant mûr et parfait, ne saurait donc se fixer de degré. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir en Belgique et en France de nationalisme exagéré. La révolution nationale tend à rendre la Belgique ou la France plus Belgique ou plus France que jamais, et cela, étant donné les définitions nationales, ne saurait devenir dangereux pour personne.

Il faut être stupide comme un philosophe pour mettre tous les pays, tous les nationalismes et toutes les doctrines nationales sur le même pied, sous prétexte que chacun prétend être le seul et le bon. C'est comme si l'on égalait Homère à Zoïle, pour la raison qu'ils se méprisent entre eux. Il y a une vérité politique, et ceux qui refusent de la voir, s'ils ne sont pas des 99 % d'aveugles, sont de mauvaise foi. Parfois sans le savoir. Car la mauvaise conscience a ses contradictions : on ne veut pas qu'il y ait un vrai de peur d'avoir la charge de le servir. Ou bien on est malade de cette maladie lugubre qu'on appelle le dilettantisme.

Plus nous serons de notre nation (hommes d'Occident et non d'ailleurs), plus nous serons hommes. Et tout le reste de notre tâche ne serait pas réalisable si nous ne commençons par cet acte de puissante filiation. Nationalistes, mais non comme Danton; nationalistes, mais non comme Déroulède. La France ni la Belgique n'ont de mission politique dans le monde : elles n'en ont qu'envers les Belges et les Français — vivants, à venir ou morts.

Ce n'est pas seulement du bonheur des gens que la nation est comptable; qu'est-ce que des hommes et des femmes qui passent et qui meurent? La fonction de l'Etat serait bien humble et bien contestable si elle devait se borner à loger les citoyens, à pied et à cheval, pour le temps de leur vie humaine. Il s'agit de tout autre chose : d'un dépôt spirituel à transmettre, lequel, pour chaque nation et pour elle seule, se nomme civilisation.

Ce dépôt n'est pas le fait seulement de livres, de machines et de tableaux, comme le croient les raisonneurs de salon ou de presse. Son plus précieux élément n'est autre qu'un mode de sensibilité, une façon habile de toucher les choses et les formes. Et là-dessus le mystérieux passage des sentiments, la palpitation des émois héréditaires, l'enchantement d'une mémoire plus profonde que la vie. Il y a plus de cette civilisation dans l'âme et dans la peau d'un paysan, fils de paysan, que dans l'esprit d'un académicien déclassé ou d'un mangeur d'imprimé. D'une part une aptitude subtile à transformer un grand nombre de sensations en monnaie sociale, de l'autre un caractère de possibilité indéfinie, une poussée vers toutes les finesses et les intensités, voilà ce qui constitue les réalités supérieures. Ces biens se transmettent selon des mécanismes délicats, qu'enveloppe souplement la surface nationale.

Si la « révolution » se bat, encore faut-il qu'elle sache pour quel objet, qui doit être autre chose que des territoires, des bibliothèques, des constitutions et des techniques.

\* \* \*

La révolution de droite est aussi libératrice des personnes.

L'individualisme morbide du dernier siècle lui répugne, d'autant plus qu'il n'est le plus souvent qu'un masque de l'oppression par l'Etat. Isolés ou esclaves, les « citoyens » de l'Etat démocratique n'ont de droit que dans l'abstrait et sont liés dans leur propre domaine. Il faut que les hommes et les femmes d'Occident retrouvent les prérogatives de la condition humaine, à savoir l'indépendance de leur personne, les privilèges de l'autorité et de la dignité. L'Etat sert l'homme, l'homme ne sert l'Etat que pour être mieux servi par lui. Le retour d'un ordre de choses où le citoyen ne soit pas obligé de donner sa vie pour son pays est le premier objectif de la révolution. Mais elle se garderait d'anticiper sur les possi-



bilités et de supposer résolu le problème de la guerre, qui est celui de la civilisation morale. Pendant un certain temps, il faudra laisser l'Etat disposer de cette puissance exorbitante.

Pourtant il est possible dès aujourd'hui de lui en retirer d'autres, qu'il a de même usurpées, et par exemple celles qui commandent la vie locale, l'instruction des enfants, les règles professionnelles, l'assistance, les services, les transports. Et surtout les pensées et les mœurs. Sauf péril pour l'intérêt général, dont l'autorité centrale est seule bon juge, l'Etat n'a pas à s'occuper de ce que disent et font les gens. La morale n'est pas son domaine. Ni l'intelligence ni la religion. Il ne faut plus qu'on voie ce scandale d'une organisation nationale de l'opinion. Sauf pour ce qui regarde les formes de l'ordre public.

Tendons vers un régime social où la politique n'est plus qu'une fonction pratique, une cuisine. Quant aux craintes qu'élèvent les défenseurs de la personne, à l'endroit des révolutionnaires de droite qu'ils croient taillés sur les modèles d'Hitler et de Mussolini, elles sont à la fois dégradantes et enfantines. Enfantines, parce qu'elles résultent d'une assimilation superficielle accompagnée d'une méconnaissance stupéfiante de la situation actuelle : peut-il y avoir un régime où les droits de la personne se trouvent méconnus davantage que dans le nôtre? ... Ensuite dégradantes, parce qu'elles trahissent une faible ressource d'énergie.

Alors, ces messieurs, dans le cas où une révolution politique tournerait à l'opposition systématique et définitive, ne trouveraient pas le courage de se révolutionner contre cette révolution?... C'est l'état d'âme des gens qui n'osent pas traverser la forêt de peur d'une mauvaise rencontre. La virilité est la première qualité du politique, mais j'ajoute qu'à ce compte il n'y a plus guère que des politiques sans attributs.

\* \* \*

Pour le capitalisme de spéculation, flanqué de ses corollaires obligés, l'économie libérale et la démocratie politique, on sait ce qu'en fera la révolution de droite : une boulette de papier. La société anonyme doit disparaître. L'association des intérêts doit être libre, sous réserve de la responsabilité solidaire de tous les associés. Dans les entreprises à gros capital, il doit y avoir au moins un représentant du roi. Les services publics doivent être gérés par des particuliers, mais sous contrat avec l'Etat, puisque l'intérêt général est en cause. Aucune autre puissance anonyme ou coalition de puissances ne pourra s'élever dans la nation au delà du point où le principe national y trouve un danger.

Les banquiers doivent être renvoyés à leur comptoir de marchands d'argent. Le salariat *non tempéré* doit être aboli, comme injuste et inhumain : cela ne se peut que par l'association professionnelle. La révolution nationale sera donc corporative et décentralisatrice.

On a assez vu, depuis qu'elle ne rend plus de services à sa manière, le désordre de l'économie libérale. Maintenant que la surface du monde est couverte de machines, nous n'avons plus raison de souffrir la ruée des fabricants et des marchands, se heurtant l'un l'autre et se marchant sur les pieds. Le premier soin de la corporation nouvelle sera de régler la production, par entente entre les fonctions économiques : on cessera de faire pousser du blé, de monter des automobiles, d'extraire du pétrole au delà de ce qui peut être consommé ou transporté. Puis les délégués des métiers énonceront les règles professionnelles en prenant pour base, comme le veut La Tour du Pin, la qualité et le juste prix. L'assistance, le placement des artisans, la vie professionnelle avec ses rites et ses fêtes, les retraites et vacances, l'apprentissage, l'arbitrage, tout cela doit être dirigé par la corporation — non par les particuliers ni par l'Etat.

Au métier les fonctions du métier, comme à la famille et à la commune les fonctions familiales et communales. Les syndicats de patrons, d'employés et d'ouvriers continuent à exister parce qu'ils représentent des intérêts distincts dans une certaine mesure. Mais leur réunion seule constitue la profession, et c'est à la profession seule qu'incombent les décisions mettant en cause l'intérêt général du métier. Tout cela suppose un patrimoine corporatif, lequel tient lieu, pour les classes ouvrières, du patrimoine héréditaire des bourgeois. Le mécanisme de l'économie ne joue pas chez les artisans, habitués pendant des siècles à trouver des réserves dans le fonds professionnel. Il n'y a pas de salariat concevable sans cette garantie — ou alors il constitue une pure oppression, plus cruelle que l'esclavage, puisque l'esclave devait être nourri par son maître, qu'il lui rendit des services ou non.

\* \* \*

Ce n'est pas sans résistance, évidemment, que les derniers patrons-proprétaires accepteront le groupement en corporation : leurs habitudes quasi-féodales, d'ailleurs respectables en tant que puissance d'organisation, les éloignent de toute subordination, même organique. Puis la libre concurrence est depuis trop longtemps leur terrain d'action. Tant pis ! Il leur faudra s'incliner devant les nécessités nouvelles, qui feront naître un esprit nouveau, compromis entre le patronat de droit divin et le communisme mécanique, l'un et l'autre absurdes, stupides et artificiels.

Une telle réforme devra s'abstenir soigneusement de gêner les forces d'initiative et les appétits de gain qui sont le plus clair de l'énergie économique et les facteurs réels de la suprématie européenne. Dans les limites fixées par la corporation, limites qui ne seront pas autre chose que les forces mêmes de l'intérêt professionnel, la concurrence, l'ingéniosité, l'aisance du trafic doivent avoir libre cours. J'ajoute que cette organisation de la production est le seul remède de la crise ; le corporatisme n'est pas seulement une restauration de la moralité sociale, une libération de la personne, mais encore le seul moyen de parer aujourd'hui aux inconvénients du protectionnisme universel.

Le libre-échange est mort : cela signifie que pendant des siècles peut-être les nations vont réduire leur commerce mutuel à une faible fraction de leur commerce total. Par suite, il faut absolument que chaque pays s'organise pour se suffire autant que possible à lui-même. Ainsi se fit la grande crise du XII<sup>e</sup> siècle, que dénoua l'institution des corporations de métier. France et Belgique doivent régler leur production, sous peine de mourir de faim. Les neuf dixièmes des gens, y compris les politiciens de tous les partis, les grands hommes d'affaires et les politiciens distingués, refusent de découvrir cette perspective évidente. C'est pourquoi il faudra leur faire une légère violence, la logique ne s'imposant décidément aux hommes que si l'on attire assez rudement leur attention sur ses décrets.

Ne nous faisons pas d'illusion : il n'y a presque aucune force « intellectuelle » qui travaille en faveur du corporatisme. La bêtise, l'entêtement, l'ankylose d'esprit, cette maladie si répandue qui condamne les hommes à ruminer leurs idées plutôt qu'à les examiner, tout cela conspire à voiler les nécessités de la réforme professionnelle. Par bonheur, nous disposons d'une autre puissance, qui est celle du magnétisme verbal.

Corporatisme et corporation sont devenus des mots magiques, plus chargés d'effluves à mesure que le malheur des temps s'aggrave et que l'on appelle davantage des soulagements qui, à ce degré, ne peuvent plus être que merveilleux. Ainsi la révolution économique sera faite par ceux qui n'y comprennent rien, en dépit de ceux qui pourraient y comprendre quelque chose.

\* \* \*



La dernière fonction des corporations, c'est de concourir, avec les familles spirituelles, les institutions savantes, les associations de vétérans, à la représentation nationale.

La révolution de droite veut une assemblée vraiment représentative, ce qui désigne tout autre chose que le Parlement, assemblée gouvernementale dans laquelle la représentation usurpe le rôle de l'Autorité. Pouvoirs législatifs, pouvoirs exécutifs, ce sont là des conventions, des inventions de pets-de-loup et des blagues. Il y a d'un côté la nation, et de l'autre l'indivisible autorité : un point c'est tout. Représenter la nation, c'est en former l'image et en dégager les sentiments; c'est exprimer des vœux, donner des renseignements, élever des réclamations. Ces fonctions ne sauraient s'accomplir par le moyen du vote : en ce qui concerne les sentiments, qui sont certains et constatables, les majorités n'ont pas de sens. D'où il suit qu'au sein de l'assemblée des corps sociaux la représentation se fait par corps et s'exprime par catégorie. Une seule exception : l'impôt. Il est naturel que les taxes soient consenties par l'ensemble des contribuables, et c'est d'ailleurs la tradition des Etats, en France comme en Belgique, Mais il ne saurait être en question; 1<sup>o</sup> que les délégués de la nation légifèrent; 2<sup>o</sup> qu'ils nomment les ministres et les renversent; 3<sup>o</sup> qu'ils se mêlent des grandes directions de la politique. Tout cela regarde l'arbitre, c'est-à-dire le roi dans ses conseils, choisis par lui, renvoyés par lui.

Et ce n'est pas une théorie comme la démocratie idéale, un schéma idéologique : ce cadre fut celui de cinq siècles d'histoire, dans tout l'Occident. Tout le contenu de l'Ancien Régime doit évidemment être transformé : la révolution de droite n'est pas une entreprise de vieux-neuf, elle est jeune et moderne. Mais le cadre est bon et on peut dire qu'il est solide puisqu'il a servi.

Aux esprits superficiels qui craindraient dans un tel régime les abus du pouvoir central, il suffit de répondre que c'est méconnaître la puissance de l'opinion dans un régime débarrassé de l'amortisseur parlementaire. Puis seules les questions touchant aux intérêts généraux du pays resteraient dans le ressort de l'autorité; tout le reste, règlements locaux et professionnels, organisation de la vie régionale, institutions privées, assistance, usage des langues, instruction, etc., reviendrait à la discrétion de la famille, de la commune, de la profession et de la personne. Pour l'armée, les relations extérieures, le budget général, l'administration, les douanes, la police et la justice ce n'est que du sommet de l'Etat que l'on reçoit les lumières nécessaires — non par destination ou par je ne sais quelle opération mystique, mais par position. Il en est de même pour l'arbitrage entre les intérêts particuliers, fonction essentielle de la monarchie.

\* \* \*

Dans un tel édifice politique, il n'y a plus place pour les partis. Et ce n'est pas seulement une constatation, c'est une exclamation de joie, c'est un cri d'assaut avant d'être un anathème et une oraison funèbre. L'existence des partis politiques, avec leur langage, leurs mœurs et leur esprit, est une des abominations les plus crapuleuses de l'ère démocratique, et sa seule fin vaudrait tous les risques et tous les sacrifices d'une révolution.

Heureusement que nous serons morts dans un siècle et que nous n'entendrons pas les sarcasmes sanglants dont nos descendants couvriront les générations qui ont inventé, pratiqué ou souffert le système des partis. Que les gens d'un pays, sous prétexte de mettre au net l'opinion qu'ils s'imaginent avoir sur Dieu, la philosophie et l'économie politique, se soient fourrés dans des camps hérissés de lances, traités de Turc à More dans toutes les circonstances de la vie et exercés méthodiquement à l'injustice ou à la sottise pour y réussir plus complètement, cela paraîtrait

prodigieusement bête à n'importe quel esprit non prévenu. L'admirable est qu'on ait pu donner ce genre d'aliénation mentale pour le dernier mot de la civilisation et de la raison.

Si pourtant le système des partis, pour imbécile qu'il soit dans son essence, parvenait du moins à créer un semblant d'ordre dans les pays d'Occident, une certaine stabilité dans l'illogisme, on s'y résignerait à contre-cœur, quitte à changer de climat pour ne pas vieillir dans un lieu où le bien politique dérive directement de l'ignominie. Mais c'est le contraire, et les beaux exercices de haine à quoi se résout le régime des partis ne sont pas seulement répugnants, ils sont vains et néfastes. Jamais le gouvernement des nations ne fut si difficile et si maladroit que depuis l'instauration de la démocratie politique.

L'histoire de l'Occident au XIX<sup>e</sup> siècle est celle de toutes les bévues, de toutes les misères et de toutes les atrocités.

Puis, comme tous les abcès bien conditionnés, l'esprit de parti tend à s'étendre sans limites et à contaminer tout ce qu'il peut atteindre. Dans les pays à partis, la division en partis se met aussitôt dans tous les organes; il y a bientôt des juges, des ecclésiastiques, des artistes, des patrons, des syndicats, des dignitaires de chaque camp : et c'est alors que fonctionne librement la machine à haïr. Pas seulement à haïr : à déraisonner, à vomir des bourdes et des ordures. C'est au point qu'un jour vient où l'on ne s'en aperçoit même plus, comme le cancéreux à la phase de l'insensibilité; on respire la mauvaise conscience, la mauvaise foi et le mauvais gré, et on trouve que l'atmosphère est excellente, que ceux qui se bouchent le nez ont de l'imagination. C'est pourquoi l'idée de réformer nos pays en laissant subsister le système des partis est une folie : tout serait toujours à refaire.

Autant prétendre guérir un fiévreux en laissant subsister la cause de sa fièvre. Je devrais ici, pour être complet, passer en revue les différents partis dans les pays d'Occident, les définir tour à tour, dénombrer leurs clients, exposer leur vraie doctrine et leur fausse, montrer leur base psychologique, évaluer leurs responsabilités. Je n'en ai pas le courage. Le cœur me manque à la vue de ce paysage de détritrus. Au surplus, tout le monde connaît ces gens-là; le système des partis se montre largement en France depuis le 6 février, on n'en perd ni une tare, ni un crime. En Belgique, il s'assoupit, il se cache, espérant ainsi faire oublier ses méfaits durant la période de crise.

La prudence devrait aussi m'inciter à éclaircir certains malentendus qui maintiennent pas mal de braves gens dans ce fumier, avec un certain courage et d'excellentes intentions.

\* \* \*

Mais non. Non. J'en ai assez fait. Au surplus, ceci n'est pas un livre de doctrine, mais une confession intellectuelle, que je souhaite communicative, exemplaire. Je n'entends pas démontrer, mais exprimer des sentiments et frapper des thèmes. Je ne puis plus qu'évoquer l'avenir nettoyé, suivre les lignes de la société nouvelle, telle que la dessinera la Révolution nationale. Et surtout imaginer la liberté qu'elle apportera, liberté non plus abstraite, mais concrète et définie, dont la plus haute manifestation consistera à lever les barrières de l'indifférence politique. C'est à toi que j'aspire, ignorance des lois et des gouvernements!

De tous les fruits de la révolution de droite, il n'en est qu'un qui m'intéresse directement, et dont je désire la saveur pour moi-même. C'est la fin de notre esclavage intellectuel et moral — c'est l'indépendance de l'esprit. J'aspire à lâcher des yeux et du cœur ces objets qui me paraîtraient humbles, médiocres et négligeables si leurs défauts actuels ne me priveraient pas de biens très purs et très chers. Que mon pays soit conduit fermement par des conducteurs obscurs et discrets. Que mon prochain mène une vie digne.



Que les trésors de la politesse humaine ne soient pas, sur le sol où je suis né, exposés à toutes les souillures, à tous les attentats, et à cet oubli de plus en plus paisible et stupide qui n'est autre que la vraie barbarie. Que les gens de politique fassent leur métier, selon les usages des métiers — tradition, entente des fonctions, hérédité, jeu des forces naturelles — et ne fassent pas en sorte, par leur incurie, par leur instabilité, par leur manie d'emplir le monde de leurs recettes et de leurs systèmes, que je sois obligé d'intervenir dans cette besogne.

Je ne demande pas le paradis sur la terre, ni la meilleure république, ni le règne de la justice et de la liberté. Je demande un Etat sain, avec cette précision que les organes sains sont ceux dont il n'y a pas lieu de s'occuper. Pour atteindre à ce but, modeste comme toutes les réussites humaines, il n'est pas d'effort que ne sois prêt à faire, ni de sacrifice à offrir, avec une énergie d'autant plus extrême qu'elle vient de la colère et du scandale.

Laissez-moi mener mon jeu, laissez-moi conduire ma vie. Je n'étais pas fait pour affirmer les choses mais pour les mettre en doute. Je n'étais pas porté à servir la vérité, mais à la prolonger et à la transfigurer de gré ou de force. Rendez-moi le droit d'être anarchiste, d'être seul, d'être dangereux, d'être négateur des formes et ennemi des lois. Que je puisse de nouveau bouleverser l'image du monde. Mais sans être lâche et sans nuire.

La révolution de droite, avec tous les défenseurs du spirituel et tous les amateurs de coup de balai, compte aussi les poètes, pour qui l'ordre terrestre n'est qu'un décor soutenu en coulisse par des armatures, décor au milieu duquel ils ne pourront évoquer les anges et les spectres, décor qu'ils ne pourront bafouer et nier, que s'il est solidement fixé sur ses étais invisibles.

Nous réclamons une restauration de l'Etat, afin de pouvoir nous f... de l'Etat.

ROBERT POULET.

## “La Maison Marbuzet,”

### Le roman de la brocante

Il y a eu le miracle de la victoire. On s'est imaginé que la France sortirait purifiée de ce que les mystiques appellent « le creuset des souffrances ». Et l'on a été tout étonné de voir s'exaspérer les désordres sociaux de la mobilisation. Fortunes gagnées dans des spéculations hâtives, nouveaux riches emportés par le poids de leurs millions et sans le contre poids des traditions; jeunesse grandie loin des pères, aux tranchées... On ne pense plus qu'à brocanter. C'est le règne du troc. Personne n'est à l'aise dans sa caste, dans son village, dans son mobilier. On veut jouir. Les historiens avaient remarqué d'ailleurs une frénésie analogue de sensualité au temps du Directoire, après le règne de la guillotine.

Les révolutions et les guerres sont considérées parfois comme des remèdes. Elles purgent, dit-on, les nations. Mais ce sont des remèdes dangereux, et qui dévoient.

C'est cette épilepsie des gens et des choses dont M<sup>me</sup> Jean Balde a voulu nous tracer la courbe. Au début de son livre, le règne de la brocante est à l'apogée. On vend des bijoux de famille, les châteaux. Tout le monde s'improvise antiquaire ou banquier. Il faut, dans la journée, faire une bonne affaire, c'est-à-dire mettre sur la paille quelques naïfs. Toutes les qualités bourgeoises de la France sont ébranlées. Ainsi les Marbuzet, libraires-bouquinistes, érudits de Bordeaux, laissent entrer chez eux l'ennemie,

Berthe Corbin, israélite, belle, rusée. C'est elle qui va devenir la patronne, et de la petite affaire de curiosités, modique, probe, locale, elle fera une sorte de ministère de la brocante. A la spéculation, chère à sa race, elle joindra le goût de la domination, le sadisme de Shylock qui coupe aux chrétiens la livre de chair dans les balances légales.

Ainsi elle acquerra, pour un morceau de pain, un de ces beaux châteaux qui érigent sur les bords de la Garonne, au milieu de vignes célèbres, leurs balustres et leurs frontons Louis XVI. Dans ce décor traditionnel, presque royal, elle ourdira les plus cyniques intrigues. Elle remportera de bruyantes victoires sur de pauvres hobereaux obérés. Elle profitera de l'inaptitude des races idéalistes pour fourrer à l'hôpital les châtelaines vieillissantes et leurs filles découragées. Ce sera la victoire du Talmud sur le Catéchisme.

Pour appâter le client, elle se servira de tout, même de la beauté d'une fille plus que facile. Le fils décadent d'un illustre professeur de la Faculté de Bordeaux servira, lui aussi, d'alibi à cette piscine de Siloé! Toutes ces noirceurs argentées seraient insupportables, si n'arrivait pas la péripétie. Cette Marbuzet, nouvelle Judith, dans sa cuirasse d'or et de chèques. Elle est mère. Elle est faible. Et c'est dans le plus chéri de ses deux fils qu'elle va recevoir la flèche du destin. Celui-là ne lui ressemble en rien. Elle essaiera de le sauver, de l'associer à sa scandaleuse prospérité. Mais il dédaigne la brocante. Il trouve que sa mère n'est pas « à la page ». C'est l'histoire de maintes générations... Ce fils trop aimé la ruinera et elle mourra désespérée d'avoir perdu ce comptoir qui était un trône, ses rigides balances dans lesquelles, elle, d'origine étrangère, de religion orientale, pesait l'argenterie, les « croix de ma mère » des vieilles familles!

L'originalité du nouveau roman de M<sup>me</sup> Balde, c'est l'opposition des générations qui se succèdent depuis la guerre. Car nous vivons très vite depuis la terrible secousse. Les enfants démentent non seulement la morale, mais les coutumes et les costumes de leurs pères. Ces quinquagénaires, élevés dans la flanelle et les cache-nez, ont de la peine à reconnaître leur sang dans ces boy-scouts. Par le goût des sports, l'emphase du muscle, la frénésie des matches, nous rejoignons les civilisations antiques. La chair l'emporte sur l'esprit. La chair! Elle s'étale partout, provocante et déifiée. Il y a cinquante ans un adolescent rêvait la gloire littéraire ou politique. Sur son carnet secret, il inscrivait des vers d'amour. Nos boy-scouts ont-ils encore des albums? Et qu'y trouverions-nous? Des champions de boxe, de tennis! Les convictions sont musculaires.

Le problème posé par M<sup>me</sup> Balde dépasse de beaucoup cet habile roman gascon. L'auteur de *La Vigne* et de *La Maison* se garde bien des idéologies nébuleuses. Elle se tient dans son jardin girardin dont elle connaît admirablement les rosiers, les lauriers, les punaises. Car il n'est laurier ni rosier qui n'ait ses pucerons.

Livre contrasté, dont la première partie est peut-être, à mon gré, un peu trop chargée de bitume; la seconde peut-être un peu trop cérulé. Mais il faut des contrastes dans une intrigue bien tendue.

Entre ces deux fresques, comme le symbole de sa province, vineuse et sonore, la ville de Bordeaux, décrite par quelqu'un qui est né dans un de ces palais à balustres, éternellement royaux et mélancoliques. Du duc de Richelieu, la pente du temps nous mène à M. Marquet.

JEAN-JACQUES BROUSSON.



## Le prince Alexandre Wolkonsky

L'auteur de l'article qu'on va lire, décédé récemment à Rome, appartenait à une des plus illustres familles de Russie. L'armorial russe est très riche en beaux noms; il n'y en a pas de plus beau peut-être que celui des princes Wolkonsky.

Le prince Alexandre, fils du prince Michel, autrefois ministre adjoint de l'Instruction publique, fut dans sa jeunesse officier du régiment des chevaliers-gardes, puis attaché militaire de Russie à Rome. C'est là qu'il devint catholique (sa mère l'avait été également), puis prêtre. Un de ses frères fut directeur des théâtres impériaux, un autre vice-président de la Douma.

Les catholiques russes, tous les émigrés russes ont perdu dans l'archiprêtre prince Alexandre Wolkonsky un compatriote éclairé, sincère et convaincu, un ardent patriote aussi. Les Ukrainiens en savent quelque chose. Ces ennemis mortels de la Russie (comme de la Pologne) (1) n'ont pas de raison de pleurer la mort de Wolkonsky: celui-ci les avait combattus aussi intelligemment qu'implacablement et sa plume judicieuse et savante leur aura fait pas mal de mauvais sang.

L'article que nous avons traduit a été publié dans le quotidien russe *Wozrojdénié*, qui paraît à Paris. Il répond, on va le voir, à un article du professeur Iliine. L'analyse que fait Wolkonsky de ce dernier en donnera au lecteur une idée adéquate.

Nous tenons à traduire ci-dessous également les quelques lignes par lesquelles le *Wozrojdénié* a préfacé l'article de Wolkonsky. Qu'on songe en les lisant que ce journal est strictement orthodoxe :

« Nous publions cet article, bien que nous soyons sur nombre de points d'un avis radicalement contraire à celui de ce catholique russe indubitablement sincère. Dès les premiers mots, le prince fait cette juxtaposition inexacte : « Où est donc l'Eglise orthodoxe » une?... Rien qu'en Russie il y a en cinq... Comment se fait-il » qu'il n'y ait pas de divisions chez les catholiques? »

» Peut-on parler maintenant de la Russie? Et n'y avait-il pas deux Papes en Occident pendant une période de troubles? »

» Les observations de l'auteur au sujet de la Conférence de Gènes sont bien peu satisfaisantes. Evidemment, il était mal renseigné sur les circonstances dans lesquelles s'est déroulée cette créée internationale, la plus honteuse de toutes.

» Bien que nous différions d'avis avec lui sur tous ces points, nous publions l'article posthume du prince A. M. Wolkonsky. Jusqu'à la fin de ses jours, sans aucune aide extérieure, seul, sans ressources, ce patriote russe ne cessa de se faire l'avocat volontaire de la Russie auprès du Vatican. On y prêtait attentivement l'oreille à la voix de cet adversaire irréductible du pouvoir des Soviets (2).

» Un chrétien convaincu, un grand patriote russe nous a quittés. Écoutons ses dernières paroles, attentivement et calmement. »

Voilà un langage qui fait honneur, estimons-nous, au quotidien russe de Paris. Nous nous en félicitons. Mais pourquoi a-t-il été tenu? Parce que les émigrés croyaient le prince Wolkonsky sincère.

A bon entendre...

Comte PEROVSKY.

(1) Où est-il l'homme politique, l'homme d'Etat qui comprendra que la lutte contre l'« ukrainisme » peut jouer entre ces deux peuples que des rancunes séculaires séparent le rôle d'un « pont », d'un trait d'union? Que dans ce domaine Russes et Polonais pourraient un jour travailler côte à côte parce qu'également menacés? Cet homme d'Etat se rencontrera un jour — trop tard peut-être.

(2) Le *Wozrojdénié* — et la majorité des émigrés — lorsqu'ils parlent de la « Russie » tout court n'ont jamais en vue les Soviets.

## La voie de l'orthodoxie

Conviction sincère : jugements audacieux; inspiration littéraire; formules heureuses; définitions brèves et comme « sculptées » du sentiment, de l'exaltation, du pathétisme... Tel est l'article de I. A. Iliine (*Wozrojdénié* du 31 août). L'orthodoxie est couverte de louanges, les catholiques « écopent ». Quoi de mieux? Le Russe orthodoxe prend connaissance de l'article non sans jubiler et dit : « C'est admirable! » Parfois au cours des dernières années il avait éprouvé de vagues doutes. « Où est donc actuellement, se disait-il, l'Eglise orthodoxe UNE? Rien qu'en Russie il y en a cinq. Laquelle est la vraie? La vraie Eglise du Christ ne peut être qu'une. » Il se sentait rongé par le ver du doute. « Comment se fait-il, se disait-il, qu'il n'y ait pas de divisions chez les catholiques? Certes, des schismes y ont eu lieu aussi; des peuples entiers s'en sont séparés; mais ce dont ils s'étaient séparés est resté, reste entier ». Et le voilà qui entend, ce Russe : « En Russie s'opère une renaissance invisible dans une désagrégation visible. » Comme c'est bien dit, comme c'est agréable à entendre! Le ver n'est plus. « Que c'est beau. » « Quel bel article! »

Mais au fond qu'y est-il dit?

Nous tâcherons, sans prétendre donner à notre article aucun caractère littéraire, mais avec autant de précision que possible, d'exposer, point par point, le contenu de l'article d'Iliine. S'il est admirable, il conservera ses qualités essentielles même en résumé : les jugements de l'auteur se trouveront être basés sur des données sérieuses; il ne sera pas en contradiction avec lui-même; il fera montre de l'impartialité et de la tolérance propres à ses titres scientifiques.

Exposons-le donc point par point et parlons tranquillement de chacun de ces points.

### I

Qu'est-ce qui a motivé d'article Iliine? Quelques catholiques, apparemment allemands, avaient demandé au professeur : « Pourquoi l'Eglise orthodoxe en Russie s'est-elle effondrée et a-t-elle péri? » Il s'est même trouvé un prélat pour dire « : Le Seigneur nettoie à l'aide d'un balai de fer l'Orient orthodoxe pour en faire un seul troupeau. » Ce sont là des paroles dépourvues de tact. Les étrangers ne comprennent pas la Russie. (A cela rien de surprenant, car nous aussi nous ne les comprenons pas.) Ce qui se passe après la Révolution russe est incompréhensible; la vérité n'est pas connue; les événements d'ordre religieux ne sont connus que de ceux (ils sont peu nombreux) qui les suivent attentivement.

Des questions qui lui étaient posées le professeur n'aurait dû conclure qu'à l'ignorance de ses interlocuteurs; il a préféré y voir l'opinion de toute l'Eglise catholique. En réalité, la véritable attitude de celle-ci à l'égard des désastres de la Russie orthodoxe s'est manifestée dans des événements d'envergure internationale.

Après que les bolchéviks eurent trahi les Alliés, personne (la Serbie exceptée) ne trouvait à l'adresse de la Russie d'autres paroles que des outrages. Mais c'est alors que le pape Benoît XV parla du peuple russe « sur lequel l'empreinte du visage du Christ se voit si nettement ». Sur son lit de mort, le Pape demandait si l'assentiment des bolchéviks à l'envoi en Russie de la Commission de secours aux victimes de la famine avait été obtenu. En ce temps-là, nombre de prêtres orthodoxes ne pouvaient célébrer la Messe que parce qu'ils étaient pourvus du vin nécessaire par des prêtres de rite latin. A la Conférence de Gènes le Saint-Siège ne fut pas représenté. Cependant, au risque de recevoir des réponses désagréables, Pie XI proposa aux Puissances d'exiger des bolchéviks la



liberté religieuse et la restitution des domaines ayant appartenu à l'Eglise. Si cette proposition avait été acceptée, l'initiative pontificale aurait eu la liberté pour l'Eglise orthodoxe comme conséquence. Cette démarche diplomatique n'a pas été remarquée par l'émigration russe (1). Si le monde, qui ne veut pas savoir la vérité sur les bolchéviks, croit, en partie tout au moins, au péril bolchéviste, nous en sommes redevables avant tout au Saint-Père et à la propagande faite par l'Eglise catholique. Parlerai-je de la prière « œcuménique » pour la Russie? D'épisodes aussi émouvants que celui de la communion des enfants suisses à l'intention des malheureux enfants russes? Des secours que les réfugiés russes, jeunes et vieux, reçoivent tant des institutions catholiques que des catholiques dans le monde entier? Mais, enfin, les bolchéviks ne regardent-ils pas le Pape comme leur plus grand ennemi?

Si le professeur Iliine, pensons-nous, s'était basé pour émettre son jugement au sujet de l'attitude du catholicisme à l'égard des malheurs de l'orthodoxie sur ces quelques faits d'importance primordiale, au lieu de trois ou quatre entretiens, cela eût été plus sérieux.

## II

L'Eglise russe a péri, entend-on dire. Le professeur Iliine répond par cette affirmation : Elle n'a pas été condamnée par Dieu, Il l'a jugée digne de sa « visite », elle est dans une période de renaissance, sa désintégration n'est qu'apparente; par son martyre, elle peut servir de modèle à toutes les autres Eglises. »

Ici il y a confusion de concepts ou, pour être plus exact, confusion de deux ordres : ordre surnaturel, ordre naturel.

Dieu « visite » un homme en lui envoyant un malheur en vue de son bien; mais cela ne veut pas dire que l'homme y arrivera nécessairement : cela dépendra de la façon dont il réagira en réponse à la « visite » de Dieu; sans la coopération de son libre arbitre il n'y aura ni relèvement spirituel, ni salut.

Oui, Dieu a « visité » l'Eglise russe pour son bien, pour que ses yeux s'ouvrirent. Comment y a-t-elle répondu? Par le sang des martyrs, et ce de façon parfaite. Gloire à eux : ils sauvent l'honneur de l'Eglise russe et du peuple russe. Mais leur sang n'est qu'une condition mystique en vue du perfectionnement ultérieur de l'Eglise. Probablement répond-elle encore par les prières de millions d'âmes « qui ont humblement courbé le cou (devant Dieu) (2) »; ces âmes acceptent les épreuves qui leur sont envoyées comme le châtement de leurs propres péchés, de ceux de la Russie, du monde entier : péchés tant connus qu'inconnus. Mais ce sont là des âmes isolées : « l'Esprit souffle où il veut » (2). En son entier, en tant qu'organisation, l'Eglise russe comment a-t-elle répondu? Par la désintégration et — partiellement — par des hérésies. Est-ce là la réponse à donner à l'appel de Dieu?

Pour le professeur Iliine, cela n'est qu'apparence. Non, c'est la substance même qui est en jeu. Car, dans l'aspect humain de l'Eglise il y a toujours eu, il y a toujours péché; il ne saurait y en avoir toutefois dans sa doctrine : là elle est sainte et immaculée, car là est sa nature divine, protégée par l'Esprit-Saint et par le chef invisible de l'Eglise. Aussi est-elle de toute évidence fautive l'affirmation de l'auteur d'après laquelle l'Eglise orthodoxe, sous sa forme actuelle, peut servir de modèle aux autres. Il faut arriver à l'unité d'abord; il ne faut pas que des doctrines fautives se glissent dans cette unité. A en juger par l'esprit de l'article que nous analysons, cela se ferait en quelque façon de soi-même sous l'influence du sang des martyrs. J'ai déjà parlé de l'importance mystique de ce dernier, mais cet acte lui-même (3) ne peut

(1) En revanche, lorsque Tchitchérine eut choqué son verre contre celui de l'archevêque de Gênes, ce geste fut très remarqué — encore que le capitaine Mac Cullach, un témoin oculaire, affirme qu'il n'eut pas lieu (*The Bolshevik Persecution of Christianity*, Londres, 1924, p. 109).

(2) En paléoslave dans le texte.

(3) L'unité (note du traducteur).

s'accomplir qu'en vertu du libre arbitre des vivants. Or, on ne voit aucun indice d'une telle activité.

On fait bien en contemplant avec joie des faits d'ordre positif dans la vie de son Eglise; on ne doit pas toutefois fermer les yeux sur ses côtés ténébreux.

## III

Toute la certitude de l'auteur qu'il s'opère au sein de l'Eglise russe « une renaissance invisible » repose sur sa foi en la puissance du martyre, fondement de l'Eglise (et cependant le Sauveur nous parle d'un autre fondement), signe de la vérité de l'Eglise orthodoxe.

Mais si le martyre est l'indice de la vraie Eglise, il y en a plusieurs, et très certainement deux.

Au Mexique la même persécution a sévi qu'en Russie, persécution ayant la même source digne de l'Antéchrist. Mêmes méthodes mensongères et hypocrites; mêmes milliers de victimes (il y a un livre sur ces persécutions : lisez-le).

Il y a plus. Dans l'Eglise catholique le martyre est un phénomène d'ordre *chronique*. Il dure de siècle en siècle depuis dix-neuf cents ans déjà. Non seulement toutes les révolutions ont donné des martyrs; il y a eu, il y a encore des martyrs dans toutes les missions du monde entier; tous les peuples païens se sont évertués, s'évertuent encore à martyriser, mais tous ont eux aussi leurs chrétiens et leurs martyrs. Tous les ans des jeunes gens ayant terminé les séminaires ecclésiastiques belges partent de leur plein gré pour les missions de Chine intérieure, donc pour y être martyrisés dans trente ou quarante ans, sinon dans un an. Dans la Riviera il y a une congrégation féminine : les religieuses s'acquittent de leurs belles fonctions habituelles, mais chacune d'elles sait que tous les jours la Supérieure peut l'appeler et lui enjoindre de partir pour les Iles des Lépreux; il lui faut partir avec le premier paquebot, on lui enverra son petit coffre après. Il coule partout le sang des martyrs : au milieu des glaces chez les Esquimaux, en Océanie sous les tropiques, en Patagonie, en Afrique, en Asie centrale. Bien des choses ont été décrites, photographiées, publiées. Mais le monde non-catholique ne veut pas les voir.

Je ne parviens pas à comprendre comment le professeur Iliine a pu arriver à ses conclusions en fermant les yeux sur de pareils faits.

## IV

Le chemin que poursuit aujourd'hui l'orthodoxie, chemin sanctifié par le martyre, paraît au professeur une marche triomphale spirituelle. C'est des bolchéviks que viendraient les souffrances de l'Eglise. N'y aurait-il pas cependant sur le dit chemin des entraves ne dépendant à aucun degré des bolchéviks?

Probablement le lecteur sera-t-il de l'avis de saint Jean-Baptiste — sinon du mien — à savoir que toute régénération spirituelle commence par la pénitence. On n'est pas régénéré si on est plein de suffisance; et si tout est pour le mieux, point n'est besoin d'une régénération soit « invisible », soit visible. Tout serait-il donc pour le mieux?

Il était une fois un basileus (1) qui en avait assez de sa femme : il s'était épris d'une certaine Théodora. Il trouva des évêques serviles; il se trouva aussi un archimandrite qui bénit son union avec Théodora. Mais le clergé de Constantinople rompit toutes relations avec un archimandrite qui avait marié « l'empereur adultère ». Sait-il, cet archimandrite, écrivait saint Théodore Studite, « combien le Saint-Esprit est outragé » par le prêtre qui marie un divorcé? Et une persécution se déclencha contre les orthodoxes.

Cela se passait au IX<sup>e</sup> siècle. Au XIX<sup>e</sup> on n'eût probablement

(1) Empereur de Byzance (note du traducteur).



pas trouvé à Saint-Petersbourg un seul prêtre n'ayant pas marié un divorcé.

Le professeur Iliine ne pense-t-il pas que pour assurer la marche triomphale dont il parle, il faudrait écarter cet obstacle-là?

## V

Parlons enfin de l'attitude du professeur à l'égard des catholiques russes : pour lui ce sont des gens « qui n'avaient rien compris à l'orthodoxie, qui aujourd'hui ont trouvé le repos à force de ne rien comprendre au catholicisme ». Quelques-uns d'entre eux se sont « évertués » à devenir des « transfuges » en matière de religion « à force de mener la vie d'émigrés ».

Pour ce qui est de cette dernière allusion, allusion transparente, reconnaissons que le fait de changer de religion par légèreté ou de façon insincère n'exclut pas d'autres cas où les conversions s'opèrent en raison de mobiles d'une profonde spiritualité. Un jugement en bloc est toujours injuste, alors qu'à tourner les gens en ridicule (« transfuges ») (1) on n'émet même pas un jugement.

L'affirmation que ces « transfuges » n'auraient rien compris est en contradiction avec les faits : toujours nous fûmes une poignée; le catalogue de la littérature russo-catholique ne contient cependant pas moins de 700 titres (articles sans importance non compris). Il y a là des ouvrages de réelle valeur.

Trois cent mille hommes se convertissent au catholicisme tous les ans : hommes de toutes les races et de tous les peuples; paysans et membres des maisons régnautes, milliardaires et ouvriers non-qualifiés, vieillards et jeunes gens, évêques et ci-devant athées. « La vie d'émigrés » qu'a-t-elle à voir là-dedans?

Le mouvement catholique russe est un phénomène sérieux. On ne saurait s'en débarrasser par une plaisanterie. De tel « transfuge », comme par exemple de l'auteur de ces lignes on peut facilement être quitte par une phrase telle que la suivante : « Wolkonsky s'est fixé à Rome, les jésuites l'y ont berné. » C'est bref et c'est net. Mais il est des « transfuges » d'une autre trempe, le P. Potapi Emélianoff, par exemple.

Membre d'une famille de vieux croyants (2), le P. Potapi est un élève du métropolitaine Antoine (3). Son extérieur? Celui d'un prêtre russe de village typique. Il habite dans les profondeurs de la Russie, dans le village de Bogdanowka (province de Kharkow) : les soins à donner aux âmes de ses paroissiens l'absorbent, mais c'est surtout « le zèle de la maison du Seigneur qui le dévore ». N'a-t-il pas été dit : « J'érigerai mon Eglise »? *Mon Eglise*, non *mes Eglises*. Parmi les dizaines d'Eglises existantes, où est donc celle que le Christ a créée? Elle est *une*, car le Christ l'a dit; *une*, parce qu'elle est chargée de garder la vérité sur terre; or la vérité est *une* et il ne saurait y en avoir deux. Elle est sainte parce que fondée par le Christ, sainte parce qu'elle contient les sacrements effectués par l'Esprit-Saint. Ce dernier trait distinctif ne saurait, il est vrai, la définir, les sacrements étant valides dans différentes Eglises. De même pour les saints : ils ne se trouvent pas que dans une seule Eglise. L'Eglise est *une* et sainte, ni italienne, ni russe, certes : elle est œcuménique, car la vérité est *une* et la révélation qui la concerne a été donnée à l'humanité entière. Chez les Russes on dit, il est vrai (4) : « Je crois en l'Eglise conciliaire », mais ce n'est là qu'une mauvaise traduction du *catholikèn* grec; ce sens spécial attribué au mot « conciliaire » est une innovation datant d'une soixantaine d'années... L'Eglise est sainte car elle est *une*; une parce qu'elle est œcuménique; œcuménique parce qu'aposto-

lique, car elle est *une*, sainte et œcuménique. Tous ces signes distinctifs sont indissolublement unis... Où est-elle donc? Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit qu'elle est : *aedificabo*? Donc elle est. « Le zèle après ta maison me dévore (1) ». Si cette Eglise est apostolique, elle ne saurait donc être du nombre de celles qui virent le jour au XVI<sup>e</sup> siècle par exemple : elle ne saurait être non plus du nombre « de celles qui sont privées de la succession apostolique, ni de celles qui rejettent les saintes Ecritures comme obligatoires... De ce fait, voilà les recherches rendues de suite plus faciles : l'Eglise que nous cherchons ne peut être que l'Eglise orthodoxe ou l'Eglise catholique. Et voilà le P. Potapi qui, dans son village de Bogdanowka, lit les œuvres des Pères et les actes des Conciles généraux. Il ignore les langues étrangères, il les lit donc tels qu'ils ont été publiés par les Académies russo-orthodoxes de théologie. Il arrive à la conclusion que les Pères de l'Eglise avaient reconnu la primauté de saint Pierre, qu'à l'époque des premiers sept Conciles œcuméniques (2) l'Orient orthodoxe reconnaissait la suprématie de l'évêque de Rome. Il part pour devenir catholique. Et il est si loin de la politique ecclésiastique et des influences de toutes sortes qu'il ne sait même pas qu'il existe une hiérarchie russo-catholique. Il se rend chez l'évêque latin, et celui-ci l'envoie à Saint-Petersbourg chez l'exarque Mgr Fiodoroff. Le P. Potapi revient à Bogdanowka catholique, et bientôt après tous ses paroissiens deviennent catholiques eux aussi. Cela se passait en 1917.

Sous le régime tsariste il avait été exhorté par les missionnaires orthodoxes; sous le régime Skoropadsky (3), il est fustigé par ordre des Allemands : sous Dénikine on l'emprisonne. Le juge d'instruction, un homme cultivé du régime tsariste, n'y peut rien comprendre : « Comment vous, un Russe, avez-vous pu marcher à la remorque des jésuites? » lui demande-t-il. Les bolchévistes le libèrent, mais alors commence pour le P. Potapi une longue période d'épreuves. Il est, semble-t-il à Kem (4) aujourd'hui.

Il n'est guère facile d'écarter un témoignage aussi probant que celui que représente ce « transfuge ».

Voici un autre témoignage encore de ce que le mouvement russo-catholique a de sérieux : les confesseurs et les martyrs. Leur nombre n'est pas bien grand en soi, mais relativement il est fort élevé. Jusqu'à cent vingt prêtres ont été déportés ou sont en prison, au bagne, à Solovki (5), etc., soit près de la moitié de tous les prêtres catholiques de Russie; pas un prêtre de nationalité proprement russe n'est resté en liberté. Toute la communauté moscovite des Dominicaines russes a passé par dix ans de déportation. Fidèle aux principes élevés inculqués aux catholiques de Moscou par leur ancien aumônier le P. Abrikossoff, cette communauté (35 Dominicaines) à la tête de laquelle se trouve une femme russe remarquable, l'abbesse Abrikossoff, a fait preuve d'une élévation d'âme qui rappelle les premiers âges du christianisme. On peut s'en convaincre en lisant les mémoires de Mgr Slodkan (6), du P. Novitski et de M<sup>me</sup> Novitski, de M<sup>me</sup> Danzas.

Parler avec dédain des catholiques russes, fermer les yeux sur leurs souffrances, voilà qui est injuste. Convier les Russes à faire bloc contre les bolchéviks, mais repousser la force culturelle et morale que représentent déjà les catholiques russes : voilà qui n'est guère conséquent.

Prince A. WOLKONSKY,  
Archiprêtre.

(Traduit du russe par le comte PEROVSKY.)

(1) En paléoslave dans le texte.

(2) Pour l'Eglise orthodoxe le deuxième Concile de Nicée (787) est le dernier (note du traducteur).

(3) Hetman d'Ukraine en 1918, lors de l'occupation allemande (note du traducteur).

(4) Sur la mer Blanche (note du traducteur).

(5) Groupe d'îles dans la mer Blanche (note du traducteur).

(6) Evêque catholique russe de nationalité lettonne, aujourd'hui rentré dans sa patrie (note du traducteur).

(1) Le terme russe (*pérévère*) a un sens ironique que « transfuge » n'a pas (note du traducteur).

(2) Schismatiques russes dignes de tout respect séparés de l'Eglise officielle depuis le XVII<sup>e</sup> siècle (note du traducteur).

(3) Aujourd'hui chef d'une fraction de l'Eglise russe émigrée (note du traducteur).

(4) Dans le Credo (note du traducteur).



# Percheron et l'U. R. S. S.<sup>(1)</sup>

Maurice Percheron est un homme étrange. Il a d'abord beaucoup appris dans les livres. Jamais satisfait, il a cherché dans l'expérience le pourquoi et le comment des choses. Et pour y arriver il s'en est pris à la plus récente tentative de l'homme : l'aviation. La réalisation du rêve d'Icare, qui ne trouble pas l'enfant d'aujourd'hui (car cela lui paraît aussi naturel que de notre temps le chemin de fer) l'a toujours enthousiasmé. Il y a consacré bien des jours de sa vie.

Cependant c'est moins par le besoin de vaincre les éléments qu'il s'attachait à la solution de ces problèmes nouveaux que par la volonté ardente de donner à l'homme un moyen plus puissant d'universaliser son esprit. Ancienne ou moderne, la barbarie est presque toujours le fait du manque de communications entre les hommes. L'avion permet de relier entre eux les peuples les plus séparés. La rapidité des échanges de pensée est capable, en s'associant avec le dogme de bonté chrétienne, de supprimer les malentendus, d'adoucir les rancunes, de détruire les haines de peuple à peuple qu'entretiennent avec soin les clans ou les individus qui tirent profits, et gloire de ces ruptures d'équilibre.

(1) A propos de U. R. S. S., puissance d'Asie, que M. Percheron vient de publier chez Denoël et Steele (premier numéro d'une publication nouvelle : *Le Document*).

Tout cela, Percheron l'a compris, car c'est un fervent prosélyte, un ardent apôtre de la fraternité humaine.

Mais, cette fraternité humaine rencontre bien des obstacles : traditions, routines, religions, intérêts, et surtout le plus grand : la diversité des climats où vivent les hommes. Longitudes, et surtout latitudes, plaines et montagnes, courants froids ou chauds, calcaire ou granit, alluvion ou caillou, telles sont les données essentielles d'un débat dont l'homme est le sujet.

C'est en glissant sur cette pente des influences naturelles et du milieu que Percheron a été conduit à l'étude des hommes, des groupes, des peuples, des nations. Occident et Orient se rencontrent, cultivent les mêmes jardins de l'esprit, ont des activités chaque jour plus semblables. Les chocs et les mélanges ont des conséquences chaque année plus graves. Les événements vont vite, car les millénaires de l'histoire antique, les siècles de l'histoire ancienne sont devenus de simples années dans l'histoire moderne.

Trépidante course et tourbillons, feux et éclats, luttes ouvertes ou sournoises : ce sont dans de tels mouvements que Percheron se laisse entraîner, cherchant même, avec beaucoup de cœur et d'intelligence, à les dépasser, en longueur, en hauteur et en vitesse, pour nous avertir à temps de leurs avantages ou de leur péril... (1).

ANDRÉ DEMAISON.

(1) Maurice Percheron qui est docteur ès sciences, docteur *honoris causa* de l'Université de Tokio, et qui fut chargé de missions officielles en Indochine, en Chine, au Japon, a publié : *Essai de philosophies ethniques; La Tragédie du Pacifique; Typhons* (Grand Prix de la Société de géographie); *Un Tel, pilote de ligne; L'Indochine moderne* (couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques); des reportages sur la Mongolie, la Chine et la guerre du Jehol, le Japon, l'U. R. S. S.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Simple rappel de principes

Pourquoi faut-il que d'après conflits éclatent entre coreligionnaires, que tant de liens unissent si étroitement dans la profession des mêmes croyances? Pourquoi la nécessité de livrer bataille à l'ennemi commun ne suffit-elle pas à rallier tous les soldats de la cause catholique sous les plis du même drapeau? Pourquoi ne pas réduire au même dénominateur : *catholique tout court, catholique sans épithète*, tous les particularismes?

N'est-ce pas pour nos jours que saint François de Sales écrivait ces paroles d'un tour si pittoresque et d'une si frappante actualité : « En cet âge où nous avons tant d'ennemis *dehors*, je crois que nous ne devons rien émouvoir *au dedans* du corps de l'Eglise. La pauvre mère poule qui, comme ses petits poussins, nous tient dessous ses ailes a bien assez de peine de nous défendre du milan sans que nous nous entre-becquetions les uns les autres et que nous lui donnions des entorses. »

Gracieux prélat, vous parlez d'or. La passion, hélas! mauvaise conseillère, met en oubli des principes très simples qu'il y a peut-être utilité à rappeler parfois d'une âme sereine et avec une absolue franchise.

On se répand en amères récriminations : on fulmine d'acribes réquisitoires; on crie à la tyrannie! Invoquant, dit-on, l'intérêt de la religion qui peut se trouver mêlé à toutes les manifestations

de la pensée, le despotisme, romain ou épiscopal, lance, à défaut d'autres, ses foudres spirituelles, et n'épargne pas la liberté des opinions. On se plaint avec amertume de la centralisation qui étouffe les nécessaires hardiesses du progrès scientifique. On crie à la dictature.

Il faut répondre. Croyez-vous que le Fondateur de l'Eglise ait voulu instituer une société hiérarchique ou établir la perpétuelle anarchie des esprits?

Croyez-vous que le système du gouvernement de l'Eglise, non pas issu des suffrages populaires, mais de création divine, n'est pas une démocratie, mais une monarchie? Croyez-vous que l'Eglise a été bâtie, non sur les pierres mouvantes des régimes parlementaires, mais sur la Pierre immuable, le roc de la Primauté pontificale?

Croyez-vous que l'ordre épiscopal est, de droit divin, chargé de régir l'Eglise de Dieu?

Croyez-vous, avec saint Ignace d'Antioche, que « le collège des prêtres doit s'adapter à l'évêque comme les cordes à la lyre, pour que le Christ soit loué dans l'unité et la concorde de la charité »?

Alors, catholiques, de quoi vous plaignez-vous? Oubliez-vous que saint Paul, dont vous affectionnez les épîtres, adresse à Tite, placé par lui à la tête de l'Eglise de Crète, ce vigoureux langage : « *Argue cum omni imperio. Nemo te contemnat.* Sache reprendre même sur un ton impératif. Que personne ne te méprise. »

On insiste. La puissance spirituelle n'est pas une souveraineté absolue et universelle; elle ne peut envahir, pour l'absorber, la



sphère des opinions libres, le domaine inviolable de la conscience du citoyen.

Je réplique. L'autorité ecclésiastique n'est pas omnipotente. Elle peut seulement tout ce qui est nécessaire ou grandement utile au *salut des âmes*, tout ce qu'exige l'intérêt prépondérant de *la religion*. A cette limite de l'utile, variable du reste à l'infini, s'arrête la légitimité d'intervention.

Mais, de ce principe incontesté, il suit parfois qu'à raison de la suprématie du bien spirituel, à raison de la prééminence des choses divines, le pouvoir ecclésiastique, d'une manière indirecte tout au moins, atteint légitimement, et sans usurpation d'aucune sorte, l'ordre temporel, civil et politique, en tant que, par voie de répercussion, celui-ci influence en bien ou en mal les intérêts religieux.

En deux mots, l'Eglise peut *tout directement* sur le spirituel, elle ne peut rien directement sur le temporel, mais elle l'affecte parfois *indirectement*, accidentellement, à travers le spirituel. Telle est, par opposition à la théorie absolutiste, depuis longtemps discréditée, du pouvoir direct, la doctrine justement tempérée et vraiment libérale du pouvoir indirect, auquel l'illustre Bellarmin a attaché son nom. On en trouve les grandes lignes tracées d'avance par saint Augustin, par saint Thomas d'Aquin, et elle a rencontré depuis, dans Suarez, Joseph de Maistre, le cardinal Tarquini, en général, les théologiens et publicistes de l'Ecole romaine, d'éloquents et savants interprètes.

\* \* \*

On riposte. A ce compte-là, nous retombons dans l'arbitraire, et il sera loisible au dépositaire de l'autorité ecclésiastique de brandir à l'aveugle le glaive de Grégoire VII. En effet, lorsqu'il s'agira de tracer les limites de sa compétence, au delà desquelles son droit ne l'accompagne plus, le pouvoir religieux aura nécessairement le dernier mot, d'où il résulte qu'en fait il sera sans limite. Centralisateur et absorbant par naturelle tendance, il couvrira, du prétexte de la religion, tous ses empiétements sur le domaine de la liberté, et celle-ci agonisera sous la crosse.

Profonde erreur! Prétendez-vous, par hasard, qu'il appartient aux fidèles de se prémunir contre les excès de pouvoir de leurs pasteurs en élevant eux-mêmes des barrières protectrices, et leur adjugez-vous le droit de refouler, au besoin, l'autorité religieuse dans les limites fixées par leur propre initiative? Prétendez-vous recommencer Lamennais? Ce serait déchirer la charte fondamentale que l'Eglise a reçue de son divin Fondateur. Il n'a pas entendu asseoir, sur le sable mouvant des majorités, une monarchie parlementaire enfermée dans des palissades constitutionnelles. Il a créé une monarchie pure, qui n'est pas circonscrite par le droit positif, mais qui se limite elle-même sous l'empire de la raison et de la justice. De grâce, appelez-vous « tyrannie » la puissance paternelle, parce qu'elle n'est pas encerclée par des dispositions écrites, mais simplement bornée par le droit naturel interprété à son tour par l'intelligence et le cœur du père? Et, d'autre part, suffit-il qu'une autorité soit enserrée par le droit écrit pour être réduite à l'impuissance d'usurper? Nous savons trop ce qu'a pesé dans certaines balances un solennel pacte international mué en chiffon de papier.

Quoi qu'on objecte, la puissance religieuse s'entoure, elle, manifestement, dans l'accomplissement de sa charge, de telles dispositions de conscience, de charité et de circonspection qu'elle présente le maximum de garantie contre tous les excès.

Religion d'autorité, comme l'appelait Brunetière, grande école de respect, comme l'appelait Guizot, l'Eglise catholique n'en est pas moins l'asile de la liberté et la plus précieuse sauvegarde de la dignité humaine.

Mais, enfin, dira-t-on, on n'a jamais enseigné que le Pape ou l'évêque est infaillible dans ses actes d'administration même purement spirituelle, bien moins encore dans l'exercice d'une juridiction indirecte sur la politique, et pourquoi donc ne serait-il pas permis de penser que, dans telle circonstance, telle intervention n'a été ni opportune, ni bienfaisante, ni par conséquent légitime? Est-ce que, par exemple, à l'époque où se tranchaient, à coup d'excommunications et d'interdits, des différends d'ordre politique entre le Pape, Souverain temporel, et les républiques italiennes, il ne s'est jamais rencontré quelque abus dans le maniement des armes spirituelles, sous l'inspiration de la bonne foi, sous la dictée de la passion, peut-être?

La réponse est aisée. Assurément, l'infaillibilité ne couvre rien ici, ni la conduite du supérieur, ni surtout... la critique des inférieurs; elle jouit d'une présomption juridique; ses arrêts sont pleinement exécutoires et elle doit être obéie jusqu'à preuve évidente d'abus. Il peut être douteux que le supérieur n'ait pas dépassé son droit, mais il est certain que le subordonné viole tout droit, s'il refuse son adhésion extérieure aux actes du pouvoir légitime et s'il se départit à son égard de la loi primordiale et imprescriptible du respect.

Au surplus, l'épiscopat a été fait assez grand pour qu'il n'ait pas besoin d'être flatté; sa juridiction est limitée en hauteur, en étendue, en durée, n'étant ni indépendante de Pierre, ni œcuménique, ni perpétuelle. De l'évêque on peut appeler au Pape. Si profondément respectable que soit à ce sujet le sentiment opposé, il est certain que Louis Veuillot, par exemple, a cru devoir, dans des conjonctures épineuses, porter sa cause et sa défense au tribunal du Souverain Pontife pour abriter, sous le paratonnerre de la protection de Pie IX, l'*Univers* ultramontain, menacé des foudres gallicanes. Mais en vain chercherait-on, sous la plume de l'illustre journaliste, frappé par les ordonnances épiscopales, dont il interjetait appel, rien qui ressemblât à d'indignes représailles.

« Honore le Père. » Elle est célèbre dans l'Eglise la parole du martyr Ignace : « Suivez tous l'évêque comme Jésus-Christ suit son Père », et elle est redoutable dans son outrance d'expression tout orientale la malédiction fameuse du *Livre des Proverbes* : « Que l'œil qui insulte son père et qui méprise l'enfantement de sa mère soit arraché par les corbeaux des torrents, qu'il soit dévoré par les fils de l'aigle. »

J. SCHYRGENS.

#### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Eschonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur . . . . .	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays . . . . .	28 belgas



**CONCERTS SPIRITUELS, A BRUXELLES**

Premier concert de 1934-1935.

Les samedi et dimanche 17 et 18 novembre, à 15 heures, en la salle du Conservatoire Royal de Bruxelles, aura lieu le concert organisé pour célébrer le XV<sup>e</sup> anniversaire de la fondation, par S. Em. le Cardinal Mercier, de l'Association des Concerts Spirituels.

S. M. le Roi a daigné accordé son haut patronage à cette solennité.

Ce premier concert de la seizième année sera consacré à des œuvres de M. Louis de Vocht, directeur des Nouveaux Concerts d'Anvers, et sera dirigé par l'auteur. On entendra :

1<sup>o</sup> *Le Te Deum jubilaire*, dédié aux Concerts Spirituels;

2<sup>o</sup> *La Symphonie*, pour chœur et orchestre, et des mélodies, pour soprano et orchestre.

Soliste : M<sup>lle</sup> Ria Lenssens, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Chœurs des Concerts Spirituels, à Bruxelles.

Orchestre Symphonique de Bruxelles.

Rappelons que les deuxième et troisième concerts sont fixés aux 2 et 3 mars et aux 11 et 12 mai. Ces concerts pour solistes, chœurs, orgue et orchestre comporteront respectivement, le deuxième : *Samson*, oratorio de Haëndel, et le troisième : *La Tour de Babel*, de René Barbier, et le *Psaume hongrois*, de Zoltan Kodaly.

On peut retirer les abonnements aux trois concerts à la Maison Fernand Lauweryns, 20, Treurenberg (tél. 17.97.80).

Baignoire : 90 francs; fauteuil 1<sup>re</sup> série et 1<sup>re</sup> loge : 75 francs; fauteuil 2<sup>e</sup> série, 2<sup>e</sup> loge et strapontin : 60 francs; galerie de face : 40 francs; galerie de côté : 30 francs.

Baignoire : les quatre places : 350 francs; 1<sup>re</sup> loge, les quatre places : 290 francs; 2<sup>e</sup> loge, les quatre places : 230 francs.

**" PATRIA "**

Société anonyme

**23, rue du Marais, Bruxelles**Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.**1. THEATRE PATRIA**

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.**2. Salle des CONFÉRENCES**

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

**3. Vaste HALL avec buffet**

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).**4. Locaux spacieux et confortables**

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

**CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS**

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11****Capital : 320,000,000 francs**

**TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -**  
**Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres**  
(taux variable) **Coffres-Forts**

**Bureaux de Quartier :**

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue de Bailly, 79, Izelles.



Directement du Constructeur spécialiste

## Jean DAVIN

TOUTES MENUISERIES

Chée de Wavre, 591, Bruxelles

Téléphone : 48.26.29

Meubles pour Jardins, Parcs, Courts de tennis, Vérandas, etc.,

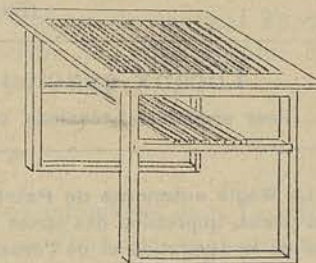
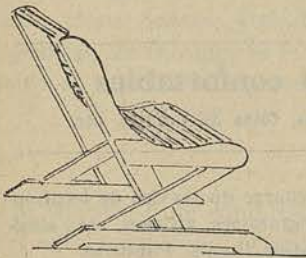
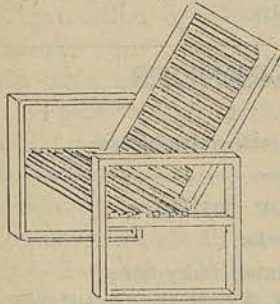
*Démontables pour hivernage*

Teintes en deux tons  
*au choix*

ainsi que les mesures

Cabines téléphoniques «APHONE»  
Système breveté. « Davin Gilbert »

Portes « HALF TIME »,  
à doubles battants automatiques



# ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

**MACHINES A COUDRE** Vente avec facilités de paiement  
**J. VERHAEGHE** 38, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

## APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et inverdissables sur Tissus  
pour Communautés

## A l'Anneau d'Or Rue Sur la Fontaine, 98, LIÈGE

(près de la ru St-Gilles)

Tél. 222.57

Maison de confiance

**H. Ernst Legrand**

Matelassier-Spécialiste

Literies - Matelas

irréprochables.

Qualité, garantie sérieuse

Connaissance approfondie  
en la matière

Envoi prix, éch. sur dem.

Remise à neuf,  
désinfection (insectes).



LITERIES MAUVAISES...  
SOURCE DE MALAISES...

Tout client de  
L'ANNEAU D'OR  
dort

## Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

**J. & J. VAN DEN AUDENAERDE**

Maison fondée en 1880

♦ ♦ ♦

Fabrique et Bureaux :

RUE MERTENS, 44

téléphone 502.17

BORGERHOUT

Dépôt :

MARCHÉ ST-JACQUES, 94

Téléphone 816.64

ANVERS

## L'Assurance Liégeoise

Compagnie Anonyme d'Assurances  
et de Réassurances contre tous risques.

Fondée en 1895

Capital et Réerves : 40,000,000 de francs

ASSURANCES ACCIDENTS

(Loi de 1903)

INDIVIDUELLES — AUTOMOBILES

VOL — BRIS DE GLACES — ASSURANCES SUR LA VIE

Rentes viagères

## LE MONDE

Compagnie Anonyme d'Assurances contre l'Incendie

Fondée en 1864

Capital : 6 millions

ASSURANCES INCENDIE — RISQUES SIMPLES

RISQUES INDUSTRIELS — COMMERCIAUX

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR SIMPLE DEMANDE

S'ADRESSER AUX SIÈGES SOCIAUX DES SOCIÉTÉS :

39. boulevard d'Avroy, LIÈGE

Tél. 128,80 (4 raccordements)